Le Courrier du
Cinema
8¢

NOTRE ROMAN COMPLET :

"LEUR TRAHISON"



Vol. 3 — No 4

AVRIL 1938
Montréal

La belle et
pathétique
Annabella

Joyeuses Pâques à Tous Nos clients



Avec tous ses clients

FRANCE-FILM

veut célébrer la fête de

PÂQUES



Durant le mois d'avril tous les cinémas de France - Film offriront des spectacles de la plus haute valeur récréative.

Gaby MORLAY dans
"LE MESSAGER"
avec Jean GABIN, Jean-Pierre AUMONT.

"LA TREIZIEME ENQUETE DE GREY"
avec Colette DARFEUIL, Raymond CORDY, Kitty PIERSON.

Marcelle CHANTAL dans
"L'ILE DES VEUVES"
avec Pierre RENOIR, Aimé CLARIOND.

BISCOT dans
"LE MARI DE LA REINE"
avec Josselyne GAEL.

Eric Von STROHEIM dans
"LA GRANDE ILLUSION"
avec Jean GABIN, Pierre FRESNAY.

BERVAL dans
"UN SOIR A MARSEILLE"
avec Colette DARFEUIL, Lucien GALAS, LARQUEY.

Henri ROLLAN dans
"LES ANGES NOIRS"
avec FLORELLE, Paul BERNARD, Suzy PRIM.

Elvire POPESCO dans
"A VENISE UNE NUIT"
avec Albert PREJEAN, Roger KARL.

Et voici d'autres grandes productions :

"NOSTALGIE", avec Harry BAUR, Georges RIGAUD.
"CLUB DES ARISTOCRATES", toutes les vedettes de Paris.
"LA TOUR DE NESLES", le plus grand roman d'aventures.
"ABUS DE CONFIANCE", avec Danielle DARRIEUX.
"LA GRIFFE DU HASARD", le chef-d'oeuvre du film policier.
"L'APPEL DE LA VIE", avec le très grand artiste Victor FRANCEN.
"LES DEGOURDIS DE LA 11e", avec l'impayable FERNANDEL.
"DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT" à la mise en scène gigantesque.
"GIGOLETTE", plus fort que "Les Deux Orphelines".
"SAMSON", avec Harry BAUR et Gaby MORLAY.
"SOEUR D'ARMES", un film à la gloire de la femme.



FRANCE-FILM

MONTRÉAL



Edifice C.I.L. *"Le succès est au film parlant français"* **Côte du Beaver Hall**

LE COURRIER DU CINÉMA

Vol. 3 — Numéro 4 Avril 1938

L'intimité d'un grand artiste

Le romantique Pierre Richard-Willm est prisonnier de son étonnante réussite

Ses rêves, ses amours, ses aspirations

Jean-Charles Reynaud vient de publier, aux éditions "Contes et Visages du Cinéma", une vie de Pierre Richard-Willm très attachante. Nous sommes heureux d'en extraire les lignes suivantes, qui dépeignent à nos lecteurs un aspect du fameux jeune premier que ne soupçonne guère le public et qui révèlent une intimité toute entière consacrée à l'art pur et à la vie intérieure.

—●—

En rêveur, en poète, en artiste authentique, en véritable romantique attardé dans notre temps dépouillé d'idéal, Pierre Richard-Willm n'aime pas notre époque asservie au machinisme broyeur d'esprit.

Le curieux, comme on l'a noté, c'est que l'art où il a triomphé et auquel il accorde la plus large part de son temps soit, précisément, un art où la mécanique entre aussi considérablement.

Dans le cinéma, les appareils de prises de vues et d'enregistrement du son, les travaux de laboratoire, les "trucs", les procédés, les combinaisons d'objectifs et de lumières, toute la pure science de la technique, jouent un rôle essentiel.

Comment Pierre Richard-Willm peut-il donc concilier son amour de l'art sans mélange et cette sujétion de la moderne mécanique?

A vrai dire, il a été le prisonnier de son étonnante réussite, de son succès irrésistible, et il doit s'astreindre, pour poursuivre son travail d'interprète, à n'en considérer que le côté strictement spirituel et l'aspect artistique du résultat.

Qu'on note ces mots qu'il a prononcés un jour: "Etre loin du cinéma, le plus loin possible! Ce n'est pas de l'ingratitude, mais un besoin d'être moi-même".

Qu'est donc, pour Pierre Richard-Willm, qu'être lui-même?... Mais continuer d'être, homme, ce qu'il était enfant, puis adolescent, puis soldat; d'être, vedette, ce qu'il a été artiste incertain, puis débutant, puis pensionnaire de l'Odéon: un être merveilleusement anachronique, un frémissant poète dépaysé, un impénitent rêveur de vie.

Faisons nous-mêmes le rêve impossible qu'il nous laisse pénétrer dans le refuge jalousement défendu de ses songes couleur d'autrefois, de ses bienheureux repliements d'âme et de ses solitaires émotions d'art.

C'est là-haut, au sixième étage d'un vaste immeuble de la Plaine Monceau, voisin de la Place Malesherbes. Un petit appartement de trois pièces ayant vue sur des toits, des toits, c'est-à-dire accrochant le regard vers le ciel.

Ce n'est, évidemment, ni le ciel d'Alsace de sa première maman, ni le ciel dauphinois de son père, ni le ciel d'Espagne de son enfance, ni le ciel biblique de ses Noëls magiciens, ni son ciel théâtral de Bussang, mais c'est encore, pour lui, le ciel. Il n'a qu'à y poser ses yeux, qui ont sa teinte des beaux jours, pour le peupler de son passé, de son présent, de ses rêves d'hier et d'aujourd'hui, pour qu'il soit tous ses ciels.

La vie peut bien continuer, en bas, trépidante, mécanique, surmenée, précipitée, tarie d'idéal, matérielle à crier. Les autos peuvent passer en flèches aveugles, étourdissantes et meurtrières. Le métro peut faire gémir les entrailles de la terre. Le phono et la radio peuvent, aux étages inférieurs, mêler leurs criaillements et leurs sacrilèges artistiques. Lui, il demeure au-dessus de tout cet enfer du modernisme, il n'en perçoit que les échos assourdis, et ses pensées peuvent se lever affranchies des chaînes de l'existence qui rampe et se convulse tout en bas, et son cœur battre au rythme de ses amours.



Une saisissante expression du héros de tant de films.

Ces amours — le piano, les livres, la sculpture, — sont là, tout autour, tout près, à portée de la main ou à quelques pas, dans le petit appartement de trois pièces. Il s'y livre à volonté, c'est-à-dire le plus souvent possible, et, de leur servir de cadre continu, de havre secret et concentré, le studio semble leur avoir emprunté leur couleur bleu tendre et aérienne.

* * *

On a dit de Pierre Richard-Willm qu'il était le dernier des romantiques. Peut-être n'est-il pas absolument le dernier, mais romantique il l'est à coup sûr. Deux grandes amours dominent toute sa vie — l'art et la nature — deux amours qui ne forment, au bout du compte, qu'une seule et même passion: celle du beau.

Pierre Richard-Willm n'est pas un de ces artistes qui se cantonnent dans leur spécialité comme dans une prison. Toutes les formes de l'art les éduisent également et il est lui-même peintre, sculpteur, pianiste de talent.

Les compositeurs qu'il aime?... Beethoven, Chopin, Schubert, Schumann... Il les joue souvent et préfère leur musique à la conversation des hommes... ce qui peut paraître assez normal en somme.

Sa probité artistique est légendaire. Combien de fois a-t-il refusé des rôles qui ne lui convenaient pas, pour en accepter d'autres, bien moins rétribués, mais qui correspondaient à son tempérament.

Et puis cet acteur, sollicité de toute part, se rend tous les ans à Bussang, au Théâtre de Verdure, et là, devant un public restreint, parmi des acteurs de province, il joue, il joue, pour le seul plaisir de jouer sous un ciel qui ne soit pas de toile et des arbres qui ne soient point de carton.

Car le plus rêveur des jeunes premiers français adore la nature. Doublement montagnard, par son père Dauphinois et sa mère Alsasienne, il chérit la montagne surtout, les randonnées à travers les bois ombreux, le frisson des courses de rocher, l'ivresse joyeuse des descentes en skis.

Parfois, dans ses moments d'abandon, il parle de peintres autrichiens, ses amis, qui se sont fait guides pour vivre au contact apaisant de la nature, dans l'air vivifiant des cimes. Et l'on sent bien alors combien il est tenté d'imiter ces sages.

Mais si jamais il devait concrétiser ce rêve, souhaitons pour le cinéma, que ce soit le plus tard possible.

LE COURRIER DU CINEMA ENRG. est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de $1.00 par an. Représentant à Toronto, M. S. H. Marks, 3, St. Charles St. W. Représentant à Québec, M. H. W. Vance, Théâtre Arlequin. Représentant à New-York, M. Peter H. White, 729, Seventh Avenue. Représentant à Los Angeles, Californie, M. Jack Drum, 8818 Dorrington Avenue. Distributeur à Montréal, MM. Charron & Fils; à Québec, Agence québecoise de distribution Enrg., M. Nadeau, secrétaire. M. Williams, Chicoutimi. Chaque copie se vend huit sous. Adressez toute correspondance au bureau principal, 1425, rue Ste-Elisabeth, à Montréal. Le Courrier du Cinéma est l'organe mensuel des théâtres principaux distributeurs et producteurs de films du Canada et des Etats-Unis.


JEAN GABIN


DANIELE PAROLA

"La mort du Cygne"

LE FILM de la DANSE

un drame à l'Opéra



Jeanine CHARRAT

LA MORT DU CYGNE aborde pour la première fois à l'écran un sujet magnifique dont l'extrême complexité eût pu faire réfléchir d'autres hommes que M. Jean Benoît-Lévy.

Mais plutôt que d'hésiter, ce remarquable réalisateur s'enthousiasma, et de cette communion naquit un film où s'affirme à chaque instant la primauté de l'art.

Ce sentiment, nous le retrouvons aussi bien dans l'exaspération jalouse de la petite Rose Souris, que dans la flamme qui brûle sa victime.

Un idéal plane sur toutes ces intrigues, idéal que certaines transforment en sacerdoce. Et, dans le pardon de la danseuse blessée, je vois la remise du flambeau qu'elle ne peut plus porter.

Voilà pourquoi LA MORT DU CYGNE n'est pas seulement un beau film, mais une sorte de poème très doux sur la danse...

Nous y apprenons de quel travail incessant, de quels renoncements se paie le droit d'exercer un art difficile.

Mais nous y comprenons aussi l'ivresse qui s'empare de ces corps habités par un dieu exigeant, de ces âmes élevées vers des cimes connues d'elles seules.

Plaisir de danser et d'exprimer ainsi l'éternelle jeunesse du monde.

Douleur de danser et de traduire l'abîme profond des coeurs.

Ce lyrisme se cache derrière la moindre image voulue par M. Jean Benoît-Lévy, mais avec une si rare discrétion, une telle délicatesse, que nous le sentons tout juste par moments, comme un souffle très pur.

Grâce à cette compréhension, le film ne perd jamais son objectif qui est de nous distraire en nous intéressant. Il s'enrichit de ce thème, mais sans s'abandonner à un facile esthétisme.

De ce fait, la leçon devient accessible à tous, et ce ne sera pas un mince mérite pour elle que d'avoir dévoilé le secret d'un art.

L'Opéra, ses gloires, ses querelles, ses illusions, ses déceptions, la grisaille de ses couloirs sans fin, la féerie de ses magasins d'accessoires, tout cela nous le voyons, et aussi la vie multiple qui anime les ateliers, les loges, les salles d'études.

Surprise de cette classe enfantine en tutus blancs, de ces petits "rats" bavards, médisants, naïfs et émerveillés.

Au détour d'une phrase, d'un geste précautionneux, nous découvrons l'importance presque religieuse dont se parent les frêles jupes de tulle et les chaussons de satin.

C'est la peinture d'un milieu, faite par un artiste expert, aussi habile aux touches nuancées qu'au traits largement brossés.



Une pose gracile et belle d'YVETTE CHAUVIRÉ, danseuse de l'Opéra.

Pour LA MORT DU CYGNE, Serge Lifar a composé une chorégraphie d'une harmonieuse intelligence.

Adaptant sa science aux exigences de l'écran, il a su immédiatement trouver le juste climat.

Les dialogues, délicieux, sont d'une incroyable fraîcheur dès qu'ils passent par la bouche de ces enfants frondeuses roublardes et déjà femmes. M. Jean Benoît-Lévy sait admirablement étudier ces caractères à peine ébauchés et leur donner un frappant accent de vérité.

La petite Jeanine Charrat mène le jeu avec autorité. Sensible et simple, elle supporte aisément son rôle écrasant.

Cependant, il ne faut pas oublier ses deux compagnes qui extériorisent la mauvaise humeur avec une irrésistible drôlerie.

Yvette Chauviré, de l'Opéra, prouve des dons charmants de comédienne.

Mia Slavenska, personnelle et très attractive, pourrait bien faire une longue carrière cinématographique. Elle a conservé à son personnage une ligne, une dureté qui le hausse sur le plan d'une création.

D'excellents acteurs ont accepté de prêter leur talent à des silhouettes épisodiques, et nous devons les en remercier.

Le Grand Prix de l'Exposition ne pouvait être mieux attribué. LA MORT DU CYGNE est à la fois un film et un honneur pour le cinéma français.

* * *

PLUS que leurs confrères, les metteurs en scène européens qui vivent dans le cercle des artistes de notre temps et dans le voisinage des chefs-d'œuvre du passé sont influencés par la peinture. Leurs films révèlent parfois des réminiscences, des analogies de style ou de composition qui montrent bien que le cinéaste a gardé le souvenir, peut-être inconscient, d'une œuvre qui l'a frappé. *La Mort du cygne*, dont le drame se joue parmi les petites danseuses de l'Opéra, offre un exemple de cette influence. On ne pourra se défendre, devant ces images, d'évoquer l'œuvre de Degas. Et, pourtant, les réalisateurs du film n'ont pas cherché à pasticher le peintre, ils ont simplement retrouvé les mêmes sources d'inspiration. Il est vrai que, comme le remarquait Paul Valéry dans une conférence qu'il fit naguère sur le peintre des danseuses, Degas était influencé par la photographie et que, sinon la forme, du moins la "mise en page" de ses œuvres s'apparente, par là, au cinéma.



HUGUETTE DUFLOS



PIERRE MINGAND


MIREILLE BALIN

Pour plaire, suivez les conseils des vedettes sur la mode

HABILLEZ-VOUS selon votre âge, ou plutôt selon l'âge que vous paraissez, dit Gisèle de Biezville. Vous êtes assez perspicaces et assez intelligentes, j'en suis sûre, pour ne pas vous leurrer à ce sujet. Evitez de vous rajeunir. Refusez-vous à revêtir des robes d'écolière lorsque vous avez dépassé l'âge des bancs d'école. Quoi de plus pénible qu'une femme assoiffée de jeunesse et qui veut sans cesse jouer les petites filles? Tandis que l'aïeule aux cheveux d'argent a tant de charme!

* * *

Etudiantes et jeunes filles, continue cette experte de la mode, c'est vous que je veux tout d'abord conseiller. Vous possédez cette jeunesse si enviée, et, pourtant, comme souvent vous la mettez mal en valeur!

Croyez-vous qu'il suffise d'avoir dix-huit printemps pour être belle? Non, il faut encore être coquette, soignée, attentive à vos toilettes et à vos attitudes. A force d'être considérée comme le "bon copain" par vos camarades d'université, vous adoptez un langage cru, pour ne pas dire vulgaire, des talons plats, et vous vous habillez sans aucune recherche.



S'habiller pour son âge et sa taille. (Photo Schostal). **C'est un modèle Kitty Hoffmann.**

Une artiste à la mode porte les modèles Martial et Armand. (D'Ora Paris)



Que vous soyez énergiques devant la vie, que vous poussiez vos études très loin, cela ne veut pas dire que vous deviez perdre votre féminité. N'oubliez pas, chères lectrices, que votre plus sûr capital, le bonheur, dépend justement de cette féminité exquise dont vous faites fi.

Pourtant le cinéma, où vous aimez aller vous offre un vaste champ d'observation. Prenez comme type parfait d'élégance et de grâce l'artiste à laquelle vous ressemblez le plus et inspirez-vous de ses toilettes, de sa démarche, de son maquillage, etc.

Avez-vous vu l'adorable frimousse espiègle de Paulette Dubost? Habillez-vous comme elle de vêtements "sport" sans être garçonnière. Vous tricoterez à vos heures de loisir des sweaters, marine, émeraude ou rubis, à manches longues, que vous porterez avec des ensembles tailleur en tweed ou bien en lainage écossais.

Plus âgée, déjà, plus femme, avez-vous la sveltesse de Mireille Balin? Ayez la coquetterie de faire valoir votre silhouette élancée en portant comme la vedette, des robes de jersey collant, des corsages chemisier, de hautes écharpes serrées en guise de ceinture et préférez, à tous les chapeaux, le breton de feutre sombre, qui dévoilera avec grâce la candeur de votre front. Vingt ans, c'est l'âge de Simone Simon, ou tout au moins celui qu'elle paraît. Vous abandonnerez alors le style "sport" qui vous est cher et commencerez à porter des ensembles plus recherchés. Des corsages de dentelle, des chapeaux de fantaisie et de vraies robes de femme drapées devant, suivant la mode actuelle qui met si particulièrement bien en valeur la pureté d'un buste juvénile. Le tailleur du soir sera fait pour vous en lamé piqué, en lamé prince de Galles ou bien en velours; cyclamen, fuchsia ou bleu nuit. Le genre tailleur est le plus pratique des vêtements habillés.

Dita Parlo dit ce qu'elle pense de la coquetterie.

J'EPROUVE de véritables scrupules à écrire un article sur la mode, comme on me le réclame avec une douce mais ferme gentillesse parfois, écrit Dita Parlo. J'ai l'impression de commettre une sorte de petit abus de confiance ou de trahir peut-être un des devoirs qui forment ce qu'on est convenu d'appeler la carrière d'une vedette.

Je ne suis pas élégante. Je ne suis pas maquillée, et je n'éprouve aucun goût pour ces choses.

Cela fait le désespoir de ma mère, de mes amis, de mes producteurs et de mon imprésario.

"Comment, disent-ils, peux-tu sortir sans rimmel et sans poudre? Comment oses-tu te montrer habillée d'un pull-over, d'un vieux chapeau et de bas de laine? Penses-tu vraiment que tu es une artiste de cinéma, quand tu sèmes partout sur ton passage l'étonnement et la désillusion?"

Par moment, ces reproches m'atteignent et, pleine de bonne volonté, je me précipite dans ma salle de bains pour y trouver une boite de cosmétique... Hélas! je suis obligée de constater qu'elle est vide, ou mon rouge desséché...

Pour tout dire, je ne suis même pas très sûre, à ce moment-là, d'être sérieusement contrariée...

Et ces aveux vont encore m'attirer de véhémentes considérations sur l'indifférence où je tiens les obligations extérieures de mon métier.

Je sens, je sais que j'ai tort. Ne croyez pas que je méprise l'élégance, que je médis de la coquetterie, mais je suis incapable de m'y intéresser pour moi-même.

Je préfère déjà, lorsqu'il s'agit d'un film, porter des costumes ou des uniformes. Cela tient peut-être à ce que je n'aime pas les temps que nous vivons.

Le progrès me fait peur, l'aviation me donne des angoisses, les automobiles me feront mourir et le télégraphe me désespère...

Je trouve atroce d'être obligée de savoir par la T.S.F. et les actualités cinématographiques, en un quart d'heure, ce qui se passe dans le monde entier.

Je souffre les guerres, les révolutions, les crimes et les émeutes, je souffre du calme avec lequel chacun continue de manger sa soupe en écoutant la radio détailler les horreurs d'une hécatombe.

A cause de cela, je vis de plus en plus à l'écart d'une activité qui m'étourdit. Je sors très peu et n'assiste que rarement à des manifestations mondaines.

N'ayant pas l'occasion de m'habiller, je ne suis pas poussée à m'occuper outre mesure de mes toilettes.

Mais comment vous dire à quel point je trouve charmant qu'une femme fasse de sa beauté et de sa séduction une des préoccupations de son existence?

J'admire l'harmonie que certaines parviennent à créer, le goût qu'elles déploient pour s'exprimer, l'ingéniosité qu'elles montrent à se renouveler.

Pourtant, il me semble que depuis quelque temps, les femmes négligent de se mettre en valeur, au profit d'une mode souvent baroque.

Je crois que si je décidais brusquement de devenir élégante, je prendrais grand soin d'attirer l'attention sur moi, et non sur ce que je porte.

Combien de fois il m'est arrivé, dans un restaurant, de dire à l'homme qui m'accompagnait: "Regardez cette jeune femme là-bas, elle est ravissante..." "Oui, me répondait-on, mais le chapeau est affreux!"

Ainsi, pour un homme, ne comptent ni la fraîcheur d'une peau, ni le galbe de jambes magnifiques, s'il est choqué par l'excentricité d'un détail vestimentaire. Faites l'expérience et vous verrez.

Sur de très jolies mains, on ne voit plus qu'une bague démesurée: d'un visage radieux, on ne conserve plus que le souvenir d'un chapeau extravagant.

Je trouve que les femmes devraient avoir davantage confiance en elles-mêmes et savoir parfois négliger la collaboration des artifices. Que de drames pour un bâton de rouge perdu, alors que, vraiment, cela n'a aucune importance...



Dita PARLO

Il y a une inquiétude, presque une angoisse, dans ces lèvres farouchement dessinées, dans ces femmes qui refusent de sortir si leur maquillage n'est pas absolument au point...

Et comme j'aime qu'une jeune fille puisse, par hasard, oublier de mettre son rimmel sans que cela la gêne... Il me paraît qu'elle doit être plus heureuse de vivre, plus gaie que ses compagnes...

La coquetterie est nécessaire, mais elle ne doit pas devenir tyrannique.

Combien de soirées ont été ainsi gâchées pour certaines élégantes... L'atmosphère était réussi, les gens charmants, leur conversation agréable, tout contribuait à former un souvenir délicat, mais voilà, il y avait le col, sur la robe, qui n'allait pas...

Pourquoi transformer en souci ce qui doit être un agrément?

Soyez de bonne humeur, ayez le sourire, la vie est riche de possibilités.

Et ce sourire soyez-en certaines vous rendra plus jolies mesdemoiselles que tous les bâtons de fard. Certes, il y a parfois des coups durs... la vie n'est pas toujours rose. Mais il faut sourrire quand même, l'optimisme est mieux qu'un principe: c'est une vertu. Sourire c'est tout le charme féminin qui se traduit dans ce qu'il a de plus beau et de plus pur à la fois. Si j'avais à donner un bon conseil, c'est celui-là que je donnerais à tous: il est si simple à suivre.

La beauté est le rayonnement de l'âme et si l'âme est heureuse comment le visage ne le serait-il pas?

Un joli rêve de Marcelle Chantal

PAQUES! dit Marcelle Chantal de sa voix chantante, ah! pourquoi en parler maintenant!... A toutes les nuits, je préfère celle de Pâques! Elle est douce, fervente, tendre et fraîche!... J'y pense, longtemps avant, avec une absurde appréhension... J'en rêve après — bien après — quand la neige a fondu, qui s'était amassée au bord des toits, sur les arbres nus, au long des rues... Je me souviens qu'un soir de Pâques, j'étais alors une petite fille; mes parents m'avaient couchée, bordée, baisée au front et je rêvais au fond de mon lit aux lilas merveilleux qui resplendissent au soleil de Pâques... Il me semble aujourd'hui encore que j'avais les yeux bien ouverts lorsque surgit dans la chambre et s'avança vers mon lit, un étrange jardinier avec la longue barbe soyeuse et blanche... Il me prit la main, me fit lever et me conduisit — de quelle manière? Je ne l'ai jamais su — jusqu'à une grande salle pleine de lumières, de bruit, de cris... Des gens s'affairaient tout autour d'un grand salon où un marquis, aux cheveux poudrés, s'inclinait avec grâce sur la main d'une jeune femme ravissante, qui portait une large robe à panier de soie bleue rehaussée de parements d'hermine... Ils se disaient des choses que j'entendais mal, mais qui paraissaient faire tellement plaisir à la jolie marquise... Je voyais rosir ses joues où quelque experte soubrette avait parsemé des "mouches"... Je n'ai aucune idée de la manière dont j'entrai chez moi cette nuit-là ni si quelqu'un m'y reconduisit, mais, vous me croirez si vous voulez, la jolie marquise et le beau marquis furent exactement les poupées que je trouvai le lendemain matin dans une grande boîte près de la cheminée. N'est-ce pas merveilleux?...

— Tout à fait merveilleux!

— Ce n'est pas tout! se récria Marcelle Chantal, toute heureuse d'avoir évoqué ce souvenir d'enfance. Le plus extraordinaire est que, plus tard, il m'advint par une nuit de Pâques de tourner ce rôle de marquise en robe à panier avec un marquis aux cheveux poudrés, qui était la réplique vivante de ma poupée de jadis... La coïncidence n'est-elle pas curieuse?... Mais est-ce une coïncidence?... acheva Marcelle Chantal en soupirant.

— Sait-on jamais? fis-je en soupirant, moi aussi. Quoi qu'il en soit, voici un beau souvenir que je ne manquerai pas de conter.

— Croyez-vous que cela ait pu arriver à une autre que moi?

— Ce n'est pas impossible. Une vieille légende veut qu'une fée amie vienne parfois montrer à celle qu'elle protège ce que sera plus tard son destin... Peut-être une lectrice vous écrira-t-elle pour vous dire qu'elle a fait un rêve semblable...

— Je le voudrais!... Oh! je le voudrais! s'écrie Marcelle Chantal toute frémissante, car, voyez-vous, j'ai toujours pensé que je n'avais point rêvé et qu'un bon génie, ce soir-là, m'avait réellement conduit dans un studio, me montrant ainsi la voie que, plus tard, je devrais suivre...

Et nous croyons qu'en effet Marcelle Chantal a été guidée dans la vie par les bonnes fées, par un génie très tendre. La belle artiste a su obéir au génie. Si elle est devenue la vedette que l'on admire c'est qu'elle a su ne pas se refuser à sa vocation. Le cinéma l'attirait: elle y est allée. Certes il n'en peut être ainsi pour tout le monde mais soyons heureux que le bon génie ait fait un si beau choix pour donner à l'écran français, outre une femme très belle, noble et distinguée, une artiste de valeur réelle qui apporte à tous ses rôles le souci de la réparation, un talent aussi solide que varié. Le rêve de Pâques de Marcelle Chantal s'est réalisé; formons le vœu qu'il en soit ainsi de tous ceux qui liront ces lignes.

Jean-Pierre Aumont le jeune vainqueur

IL a une bonne gueule de chien fou, avec une crinière magnifique, de beaux yeux qui vous regardent sans méfiance, des gestes un peu pataudes, et un rire d'enfant, aux éclats sans contrainte. Mais ce brave chien est dressé, très bien élevé, civilisé. On a l'impression qu'il va vous donner la patte. Pas du tout! Il vous baise la main. Il fait le beau sans effort, gentiment préoccupé de plaire à tout le monde et à n'importe qui, soucieux de ce qu'on dira de lui quand il aura le dos tourné.

"Comment me trouve-t-il?... Est-ce qu'il t'a parlé de moi?... A-t-il dit que j'avais du talent?... Crois-tu qu'elle me méprise?... Ai-je des chances de lui plaire?"

Mais toutes ces questions sont posées avec tant de juvénile sincérité qu'elles sont loin d'être odieuses et qu'elles le rendent au contraire sympathique. Car Jean-Pierre n'est pas tellement préoccupé de lui-même; il est surtout préoccupé de l'opinion qu'on a de lui. Il y a une nuance. Il a besoin que l'humanité entière l'adore, sans distinction. L'opinion de sa marchande de journaux a pour lui autant d'importance que celle d'un directeur. Désespéré à la lecture d'un extrait de presse moins agréable que les autres, il est ulcéré au même degré s'il apprend que sa concierge l'a trouvé moins bien dans son dernier film. Toutes les lettres d'admirateurs ou d'admiratrices qu'il reçoit il les épluche d'un œil attentif, d'une main tremblante, essayant de lire entre les lignes de la plus banale demande d'autographe des intentions qui n'ont jamais existé.

La destinée de Jean-Pierre Aumont semble tenir du prodige et son histoire — si brève car il est très jeune — a l'air d'un conte de fées... N'est-il pas l'un des jeunes premiers français les plus en vue?

Il est beau... Blond, grand, un profil de jeune dieu, un corps fin et musclé, une voix grave, et du talent à revendre... Le plus étonnant, c'est que, comblé de tous ces dons, il ne soit pas tombé dans une fatuité qu'excuserait pourtant sa jeunesse. Il a vingt-trois ans...

Mais non, Jean-Pierre Aumont, sans affectation aucune, parle de son métier, de ses lectures, de ses préférences littéraires, théâtrales et cinématographiques. On devine cet adolescent animé d'une foi, d'un enthousiasme et d'un contrôle de soi qui le rendent infiniment sympathique.

Il débuta, à l'Athénée de Paris, dans *Romance*, remplaçant Paul Bernard pendant que celui-ci était en tournée. Comme il n'avait pas vingt ans, on le vit d'abord sous une longue barbe d'aïeul. Mais, dès après le prologue, il reprenait son vrai visage. A la fois timide et assuré, charmant de gaucherie et de sincérité dans la robe noire du jeune pasteur, avec ses cheveux dorés, son zèle, son ardeur et sa façon de pleurer, vraiment c'était comme un enfant... Toutes les qualités qu'a Jean-Pierre Aumont, jusque dans ses défauts, cette fougue, cette espèce d'impatience à se ruer sur le texte, il les a conservées, heureusement... Chaque rôle nous le révèle plus discipliné, plus adulte, avec une autorité plus affirmée. Mais le métier, chez lui — et c'est une chance — ne détruit pas le tempérament.

C'est Alfred Savoir qui découvrit le vrai J. Berry

ON peut dire de Jules Berry, mauvais sujet sympathique et séducteur plein d'ironie, qu'il est né pour le théâtre.

Pendant dix ans, en effet, il connut les plus grands succès sur la scène, où il joua justement ce type d'un irrésistible dont rêvent les jeunes filles et les femmes. Il n'y a pas d'artiste qui ait reçu autant de déclarations que lui et ce diable d'homme n'a pas reçu que des lettres dans sa vie, mais des fleurs, des étuis à cigarettes et des boutons de manchettes en quantité. Mais il ne faut pas croire que tout a été facile pour lui: c'est un grand travailleur, et la chance ne vient en définitive, qu'à ceux qui la méritent. Avant d'être la vedette incomparable des théâtres bonbonnières d'après-guerre, Jules Berry fut longtemps un comédien obscur qui jouait quarante pièces par an à Bruxelles ou dans des tournées de province. Il créa un rôle dans *le Mariage de Mlle Beulemans* et il ne se doutait pas alors qu'avec sa blonde partenaire Suzy Prim, il ferait courir tout Paris. Sa véritable chance au théâtre fut sa rencontre avec Alfred Savoir, qui trouva en lui l'interprète idéal de ses comédies amèrement gaies et le plus souvent cyniques. Puis vint la crise, la désaffection du public pour les pièces superficielles, où l'on jonglait avec l'amour, l'argent et l'honneur. Pendant quelques années, on ne vit plus guère Jules Berry au théâtre. Il joua cependant toute une saison dans *la Chauve-souris*, au théâtre Pigalle; mais cet acteur si original attendait l'occasion de conquérir à l'écran une place digne de lui, c'est-à-dire comparable à celle qu'il avait occupée au théâtre. Ce fut long. Depuis longtemps, a-t-il raconté, il était tenté par le cinéma, mais, au temps du muet, les artistes du théâtre étaient tenus à l'écart des studios. On les rendait responsables du comique involontaire des vieux films de jadis; on leur reprochait leur mimique et leur abondance de gestes. Que de fois il avait proposé à des metteurs en scène de porter à l'écran une pièce qu'il avait créée; ils trouvaient toujours de bonnes excuses pour expliquer gentiment que ce n'était pas possible. Et, pendant ce temps, les Américains obtenaient les droits de reproduction de ces mêmes pièces; on les assaisonnait à la sauce d'Hollywood et le tour était joué. Mais les acteurs, eux, ne s'y trompaient pas. Et chaque fois qu'Adolphe Menjou, ou Robert Montgomery venaient à Paris, ces artistes qui, là-bas, avaient résolument adopté son genre, ne manquaient jamais d'aller le voir.

C'est absurde peut-être, mais c'est ainsi. Pendant que Jules Berry faisait école en Amérique, les producteurs continuaient de l'ignorer en France. Quand on réalisa en France *la Couturière de Lunéville*, le rôle de Berry fut confié à Pierre Blanchar, un grand comédien, c'est vrai, mais dont les qualités sont exactement opposées à celles du créateur de l'oeuvre. "Si bien, a dit spirituellement Jules Berry, que les spectateurs qui se rappelaient la pièce, éprouvaient, devant le film, la surprise d'un gourmet auquel un hôte distrait offrirait un bourgogne dans une coupe de champagne en lui disant: "Goûtez-moi cet extra-dry."

Le Roi des palaces, *Baccara* et tant de films furent pour Jules Berry l'occasion de très vifs succès.

Jules Berry est l'un des comédiens les plus aimés du public canadien-français. Tous ses films obtiennent un franc succès et nous le reverrons bientôt dans *"Balthazar"* avec la jolie Danièle Parola.

On ne saurait trop dire le talent extraordinaire de Jules Berry. C'est le dynamisme fait homme. Dès qu'il entre en scène, il crève l'écran. Il est toujours maître de la situation. Un mot, un geste, une expression et il sort avec tout le succès de la scène pour lui. Peu d'acteurs peuvent tenir devant ce maître dont le talent est fait d'intelligence et d'esprit. En quelques films seulement il s'est imposé à l'attention des cinéphiles qui, aujourd'hui lui font une place d'honneur, d'ailleurs méritée, parmi les grands maîtres de l'écran français.



Jules BERRY

Raimu est fait chevalier de la Légion d'Honneur

Raimu, le grand artiste français, qui a connu tous les succès dans le drame comme la comédie vient d'être créé chevalier de la Légion d'Honneur. Ainsi la France récompense l'un des plus grands et des plus sincères ambassadeurs de l'Art français à l'étranger.

NOTRE ROMAN INÉDIT

LEUR TRAHISON

Par JEANNETTE LAPOINTE

La toute jeune Mme Bérubé montait lentement la rue Peel lorsqu'elle s'arrêta tout à coup, sous le choc d'un étonnement extrême. Son regard agrandi demeurait fixé avec une anxiété croissante sur une élégante voiture stationnant parmi nombre d'autres devant l'hôtel Mont-Royal. Un moment elle resta sans bouger, tout à fait inconsciente de ce qui l'entourait, tendue uniquement vers ce point, l'âme chavirée d'un soupçon odieux. Puis changeant soudain d'attitude, elle traversa, d'un pied résolu, la chaussée couverte de neige durcie, avança jusqu'à l'auto et ployant sa taille frêle qu'amincissait davantage encore le manteau de fourrure, coupe princesse, elle lut à chiffres scandiés la plaque verte de la licence: 4-4-0-7-4.

Par deux fois, elle répéta, en se redressant très pâle "4-4-0-7-4 — 4-4-0-7-4".

Hélas! aucune erreur, aucune hallucination possible, c'était bien, en dépit de toutes ses protestations intérieures, la propre voiture de M. Bérubé, de son mari sorti ce soir, en raison avait-il prétendu d'un travail d'urgence à terminer au bureau. Ce présumé travail le voici donc? Une soirée au Mont-Royal!! Et sûrement pas seul! Comment admettre une chose semblable?

L'oeil brillant de colère contenue la jeune femme avança de quelques pas encore pour fouiller l'intérieur de l'auto mais recula tout de suite d'indignation en apercevant sur le siège d'avant, tout près de la roue, un minuscule chapeau . . . de femme évidemment! et appuyé contre la portière, un sac à main empli à outrance d'un tas de choses impossibles à définir.

Cette fois, une montée de sang vif envahit l'épiderme délicat du visage frais, du cou élancé où s'enroulait l'écharpe claire, avivant le pourpre des lèvres qui se contractaient douloureusement. En vain, repoussée, chassée dans un dégoût suprême, la vérité s'imposait incontestable, évidente. Néanmoins, Mme Bérubé l'éloignait encore, tâchant, sans succès, de la refuter. Quoi, Robert, une maîtresse? Lui, le mari exquis, modèle, parfait, tel du moins que sa confiance amoureuse, le lui avait toujours représenté. Avait-il pu, à ce point, la leurrer? C'était inadmissible et pourtant la preuve était là.

Insouciante des passants qui l'observaient intrigués, elle demeurait là, subissant le vertige de la douleur inattendue, tandis que dans sa poitrine oppressée, son coeur s'était mis à battre par saccades nerveuses, se répercutant contre son manchon qu'elle tenait appuyé très fort sur elle. Presque défaillante, ne sachant quel parti adopter, elle luttait contre le désir insensé de faire un scandale en les confondant tous deux à leur sortie de l'hôtel, mais venait aussi à rebours, un besoin impérieux de fuite, oui partir, partir et sans plus tarder, continuer sa route, pour éviter le spectacle d'humiliation atroce, de les voir au bras l'un de l'autre. Elle se remit en marche, allant très vite, comme prise de panique, abaissant ses paupières sur ses yeux brûlants et secs. Par deux fois, cependant, elle tourna la tête, pour jeter un regard de détresse et de rancune, à cette voiture de malheur, étincelante sous les reflets de la marquise illuminée du grand hôtel.

Par elle, gâché son bonheur, gâché son amour, brisée même sa vie!

Angle Sherbrooke et Peel, elle s'arrêta perplexe: on l'attendait ce soir à un bridge et voilà que maintenant, non, cette sale histoire l'accablait trop, elle ne saurait s'y rendre. Ainsi bouleversée, comment réussirait-elle à bavarder, à prêter l'attention requise au jeu, à sourire surtout? Son visage défait ne manquerait guère d'étonner et alors on l'interrogerait, chose insupportable. Sa pudeur habituelle s'en révoltait d'avance: mieux valait rentrer tout de suite, tâcher d'étudier de sang-froid sa situation horrible et en venir à une décision quelconque. Elle se mit à la recherche d'un téléphone afin d'avertir qu'on ne comptât pas sur sa présence . . . mais aussitôt, se ravisant, elle rebroussa chemin, et sauta dans le premier autobus se dirigeant vers l'ouest. Toutes ses considérations de tantôt s'étaient évanouies à l'unique perspective de retrouver sa maison coquette, sans cette confiance heureuse et tendre qui la lui avait fait embellir, ranger amoureusement jusqu'au moindre bibelot. Une sorte de terreur l'amenait aussi à reculer au plus loin possible, la catastrophe inévitable de sa rencontre avec son mari. Mieux valait donc s'engourdir l'esprit, éviter la solitude néfaste dans une telle crise de souffrance. Elle se composa une figure sinon radieuse du moins aimable, de sorte que personne n'eût pu deviner son incommensurable peine. Ecoutant les potins de ses amies, sans pouvoir toutefois leur accorder le plus petit intérêt, elle parla très peu, et finalement, s'absorba toute à son jeu. Les heures passèrent, mais pas un instant, sa blessure intérieure ne lui laissa de répit. Tout en maniant les cartes, Liliane travaillait mentalement, plus que celui qui se déroulait sur la table, le problème compliqué, tourmentant son cerveau en fièvre. Depuis quand Robert la trahissait-il? La trahir, lui, avec ce visage ouvert, d'honnête homme, quel non-sens! Et, pourtant . . . la voiture devant l'hôtel le notait, à présent, oui quelle hâte à partir, et également cet autre samedi, (tiens un samedi aussi,) où il s'était absenté jusqu'à deux heures du matin, en raison, avait-il assuré d'une assemblée des employés de bureau, prétexte nouveau, que dans sa foi naïve elle avait gobé. Puis, de bien excellente humeur, ces temps derniers, "l'excellent mari"; à toute minute, une chanson, un rire aux lèvres. . .; elle déchiquetait tout, analysait, déduisait pour en arriver toujours à la navrante mais logique conclusion. Robert la trompait, depuis quand elle ne savait trop, mais il la trompait sûrement.

—Ma chère Liliane, vous êtes distraite, là voyons, c'est votre tour.

Un tressaillement parcourut le corps de la jeune femme.

—"Oh! je vous prie de m'excuser", expliqua-t-elle confuse, "j'étais, ma foi, dans les nuages."

—"C'est bien haut pour jouer au bridge", observa la partenaire, joueuse invétérée et ambitieuse que les cartes captivaient littéralement.

Corrigeant sa phrase d'un sourire ambigü, elle questionna ensuite, pour se rendre gentille.

—Votre mari doit-il venir vous prendre, ou bien si . . .

—"Oh! mon mari", coupa vivement Mme Bérubé, d'une voix mal assurée, "il travaille, ce soir, et assez tard, alors je crois que ce lui sera difficile de venir me rejoindre ici."

Une dame, de forte corpulence, haussa les épaules et observa, à la fois amusée et équivoque.

—Ces chers hommes, ma parole! toujours quelque travail au bon moment. S'ils croient que nous pouvons les prendre au sérieux.

Ce disant, elle lança un clin d'oeil ironique à ses voisines de table, ce qui déplut énormément à Madame Bérubé. Ne voulant rien relever de ces paroles, de peur de trahir son trouble, elle fit habilement dévier la conversation sur un sujet moins dangereux.

Au goûter, néanmoins, elle aborda la question avec un calme imperturbable, histoire de connaître à fond, l'avis de ces dames, toutes plus âgées qu'elle et pourvues, par conséquent de plus d'expérience.

—"Tout de même", commença-t-elle, ne trouvez-vous pas inadmissible qu'un homme en vienne à tromper délibérément sa femme quand celle-ci l'aime, le gâte et enfin, enfin, mon Dieu, que lui-même l'adore, du moins selon toute apparence et ce par exemple, au bout de quelques années de vie commune.

Ses joues se coloraient, à nouveau, sous le flot d'une indignation reprenant le dessus, et allumant des éclairs dans ses prunelles au vert d'émeraude.

Un concert d'exclamations accueillit cette demande dont l'ingénuité faisait sourire.

—Inadmissible, se récria la grosse dame, "ma pauvre enfant, de quelle naïveté vous faites preuve!! Il leur suffit parfois, d'à peine deux mois pour en arriver là, et leur foyer serait-il le plus charmant du monde, cela n'est d'aucune importance, je vous assure, l'attrait du fruit défendu, vous savez, n'en reste pas moins réel. Un homme est, par essence même, un inconstant: l'imprévu, le nouveau, le changement, il l'adore et il lui en faut, sans cesse.

Les autres femmes divisées, par groupes, approuvèrent plus moqueuses qu'attristées, s'entre regardant d'un air entendu.

—Bah! on leur rend la même monnaie! fit cyniquement une femme à cheveux gris et au teint abîmé par les artifices de la mode.

—Mais comment pouvez-vous témoigner d'une telle ignorance des choses de la vie, des hommes en particulier? s'étonna, une autre en s'adressant à l'intéressée, gardant sur les lèvres un sourire de commisération feinte.

—Mais, quand un homme n'est marié que depuis peu?" soutint encore Liliane, douloureusement déçue.

L'habitude poussée de sang chaud montait à nouveau, à ses pommettes devenues brûlantes, sa gorge se contractait de sanglots retenus à grand peine. Elle n'allait pas pleurer, ici, vite, il fallait partir. S'empressant de prendre congé de la maîtresse de maison, elle quitta avec un soupir de soulagement, ces prétendues amies pour lesquelles elle ne ressentait plus maintenant que mépris et dégoût, leur tenant rancune de leurs vues étroites et mesquines et de leurs propos cyniques.

Un sens nouveau d'excessive amertume lui venait, à présent, de la vie et du monde, qu'elle apercevait sous un nouvel angle.

Peu à peu, cependant, sa colère intérieure s'apaisa, et le besoin de tout briser chez elle au retour et de déclancher une scène, se changea en résolutions plus sages, plus douces. Liliane songea qu'elle serait bien sotte de briser son foyer, de s'offrir en spectacle d'humiliante pitié aux autres, quand elle pouvait en maîtrisant sa révolte, réduire au minimum les conséquences de ce désastre de leur ménage. Au yeux d'autrui, rien ne devait paraître changé! Mais pour eux deux seuls, tout serait différent.

Ils ne vivraient plus dorénavant que sur la ruine de leur amour, de leur paix, de leur entente d'autrefois, en un mot sur un bonheur défunt.

A la porte du domicile conjugal, la jeune femme hésita quelques secondes avant de tourner la clef dans la serrure. "Sans doute, était-il arrivé, lui? Couché, je suppose? Sau-

rait-elle dominer ses nerfs, résister à l'envie de le giffler en lui jetant son mépris au visage?

Qu'adviendrait-il, dieu, qu'adviendrait? Elle imagirait d'avance la mine inquiète de son mari ou ses airs de fausse innocence dont elle ne serait plus dupe, maintenant. Elle se décida à rentrer, à la fin. La maison calme était plongée dans une demi-obscurité indiquant que M. Bérubé était déjà couché, ce qui amena un ricanement aux lèvres de Liliare. Evidemment, quoi de mieux à faire, quand on est en faute, et qu'on appréhende un interrogatoire embarrassant. Les hommes agissent généralement ainsi en pareil cas: on le lui avait maintes fois raconté, cela lui revenait.

Elle enleva son chapeau, son marteau, tira son écharpe et s'approchant, songeuse, du lit, elle considéra attentivement, d'un regard de mélancolie profonde, son mari dormant d'un sommeil paisible: la tête renforcée au creux de l'oreiller que son bras encerclait, il respirait d'un souffle égal qui entr'ouvrait les lèvres fortes en une sorte de sourire. L'ovale du visage aux lignes énergiques se détachait très clair dans la pénombre de la chambre que seule une faible veilleuse éclairait. Liliane s'inclina davantage, observant ces traits que jusque-là, elle avait tant chéris, mais devenus odieux mainterant, oui odieux dans leur expression de douceur et de sérénité hypocrite. Pouvait-on en être là, trahir ainsi sa femme, sans motif plausible et reposer très calme, faillir à son devoir, dégagé de tout remords?? Cela la dépassait, elle que les bassesses de l'existence n'avaient jamais effleuré de leur fange.

Ne pouvant se résoudre à prendre sa place accoutumée aux côtés de son mari, elle s'en fut vêtue de sa robe de chambre, se jeter sur un divan dans le boudoir, apportant une simple couverture pour se couvrir.

Sa tête continuait le même travail, s'acharnait au difficile problème. Des faits lui remontaient à la mémoire, augmentant les preuves, les rendant éclatantes, indéniables d'une trahison certaine. L'humeur si gaie de Robert, les sorties du samedi soir, et aussi ses câlineries à chaque départ, comme quelqu'un qui désire se faire pardonner ses défaillances, ou enjoler par des caresses afin d'écarter les soupçons . Ah! mensonges, subterfuges pour ne rien compromettttre de sa sécurité domestiques, car, en fait une épouse fidèle et active, c'était une chose tellement commode pour garder une maison que chaque soir, on trouvait accueillante et confortable que c'eût été dommage de la perdre bêtement. Ah! mon Dieu, combien elle souffrait, personne n'eût pu savoir comment. Et, quel parti allait-elle prendre demain? Celui de la rigueur? Souvent il gâche tout. Alors, la douceur: amener le coupable à des aveux, au repentir et ensuite... zut! non, ce serait à recommencer de façon infaillible. En pareil cas, le procédé engageait à récidiver, parce que les hommes y comptent un peu trop et la poire alors, c'était l'épouse indulgente et bonne. Poire, Liliane se jurait de ne pas l'être une seconde de plus. D'abord, comment aurait-il agi en l'occurrence, lui?

Bah! ce n'était pas à supposer, jamais elle n'aurait pu s'abaisser de la sorte et ne le saurait jamais bien qu'au fond, il le méritât, en toute justice. Il vint, tout à coup, à l'esprit de la jeune femme que ce serait là une superbe revanche à appliquer au misérable.

Dent contre dent, quoi! Le très chic et très flirt Gustave Belcourt ne se gênait pas pour lui manifester son admiration, oser même un brin de cour quand il en avait la chance: il n'y avait donc qu'à encourager ses avances, à les provoquer même, afin d'éveiller les pires craintes chez son mari. Quelle belle revanche! Jouer la comédie, sembler tout ignorer de la faute de Robert, mieux encore s'en désintéresser complètement, paraître mener aussi sa petite intrigue sentimentale, inavouable, bien en dehors des lois permises.

Liliane parvint à s'endormir avec ce projet qu'au lendemain, elle retrouva plus mûri dans son cerveau reposé et résigné à l'épreuve de la veille.

A la surprise qu'exprimait son mari de ne pas l'avoir trouvée près de lui, au matin, elle répliqua en détournant les yeux.

—Je suis rentrée si tard que ma foi, j'ai craint de te déranger, tu dormais si bien!

En train de se raser, Monsieur Bérubé s'interrompit un bras en l'air:

—Très tard? interrogea-t-il interloqué, mais n'étais-tu pas allée à un simple bridge?

—Si! fit Lilianne.

—Mais un bridge n'a pas que je sache l'habitude de se terminer à des heures aussi indues.

Un étonnement agrandissait ses yeux d'un brun sombre qui cherchaient ceux de Liliane, le fuyant visiblement.

—Il n'y a pas eu que le bridge donc? insista-t-il.

—Sûrement pas! répliqua Liliane en éclatant de rire. . "Mme Duguay avait organisé pour la nuit une danse, et tu la connais, elle, vraie bout-en-train, elle ne nous laissait plus partir. Je me suis beaucoup amusée, toutefois et n'ai rien à regretter, tout le monde était d'humeur folle."

M. Bérubé avait froncé le sourcil, un peu mécontent. Il s'approcha de sa femme dont la nouvelle manière d'agir le déconcertait.

—Mais, je n'y comprends rien, vous n'étiez donc pas que des femmes. Tu m'avais raconté que...

—Oui, j'avais pensé", interrompit-elle en dressant la table pour le déjeuner, "c'est-à-dire que ce n'est qu'à la fin de la soirée que les hommes sont venus. Ce n'était pas chose entendue, du moins pour ma part, je l'ignorais absolument.

—Tu aurais pu me donner un coup de téléphone", remarqua M. Bérubé, ne parvenant pas à cacher son dépit, "je serais allé te rejoindre."

—J'y ai songé mais ensuite me suis ravisée, comprenant que ta veillée de travail t'aurait suffisamment fatigué sans t'obliger à passer une partie de nuit blanche.

De crainte de reproches trop naïfs, Robert s'interdit toute réplique mais il était vraiment choqué . Liliane s'en aperçut et en éprouva une indicible satisfaction ce qui compensa un peu sa peine qui n'en demeurait pas moins réelle et fondée pourtant.

"Ah! ah! pas amusant n'est-ce pas, mon cher d'attrapper de vilains coups," pensa-t-elle en son for intérieur, tout en dégustant son café bouillant, à lentes gorgées, face à son mari qui buvait lui aussi, le visage renfrogné comme aux mauvais jours.

Les deux époux s'observaient, l'un l'autre, à la dérobée. Liliane épiant l'effet de son histoire; Robert étudiant l'attitude de sa femme qu'il sentait toute autre et dont l'insouciance heureuse lui tapait sur les nerfs, joliment, d'autant plus qu'il y discernait une espèce de défi à son adresse. Il se hâta de partir, jurant qu'à l'avenir, il veillerait avec plus d'attention sur les allées et venues de sa femme, afin d'avoir le coeur net de ces affaires embrouillées.

"Pourvu qu'il ne s'avise pas d'aller aux informations", s'inquiéta un peu Liliane, après son départ, "l'histoire, du coup, serait gâtée. Mon imprudent mensonge lui apparaîtrait et tout serait fichu!"

Mais connaissant son mari, elle éloigna aussitôt ces craintes inutiles: il y avait neuf chances à parier contre dix qu'il ne parlerait point, n'étant pas homme à questionner personne, encore moins, à faire d'investigations. A moins de paroles indiscrètes de quelque bavard, il n'y avait pas à se tourmenter.

L'atmosphère de la maison était devenue morne et pénible: on y sentait sourdre un malaise continu, de part et d'autre, des soupçons difficilement étouffés, une contrainte dans les rapports de simple politesse des époux assaillis de doutes similaires. Le plus futile prétexte alertait chez chacun une inquiétude latente de toutes les minutes: une erreur d'échange au téléphone, une lettre décachetée en aparté et aussitôt leurs regards s'entrecroisaient scrutateurs et douloureux. Le samedi en particulier, la situation se tendait, car Liliane ne restait plus à la maison, ce soir là, prétextant, chaque fois, d'un air ambigü, telle ou telle sortie, se gardant bien de la préciser au juste. C'était une façon de se venger de lui qui prétendait devoir travailler chaque samedi soir. Et, ce supposé travail, la jeune femme n'imaginait que trop en quoi il consistait!! Des heures douces en compagnie d'une autre dont la seule évocation échauffait le sang dans ses veines. Ah! l'atroce supplice d'être trahie! Parfois lui venait l'idée qu'elle rejettait aussitôt de suivre son mari, de chercher d'autres preuves, en téléphonant au bureau, à la fin de la veillée voir ce qu'on lui répondrait, puis non ces procédés honteux amenaient le rouge à son front. Elle s'était juré qu'elle ne descendrait pas jusque là. A quoi bon en savoir davantage? Cela ne modifierait en rien la conduite de Robert, tandis qu'au contraire, la comédie qu'elle lui

jouait, avait sa petite efficacité: il fallait la continuer, sans lassitude, tant que naîtraient pas les aveux ou ne viendrait pas l'explication attendue, et cette explication, elle devait venir de lui non d'elle.

Feignant une gaieté d'autant plus nerveuse qu'elle était factice, elle simulait donc une sortie, à son tour, mettant un soin minutieux dans sa toilette, accentuant les fards et les détails de toutes sortes. Malgré son coeur malheureux où s'obstinait l'amour conjugal, elle se hâtait le visage rendu souriant à force d'énergie dominatrice. Elle sentait peser sur elle le regard inquiet de son mari la suivant partout. Sans doute, il l'accusait de mener, comme lui, certaine relation secrète, et alors blessé dans son orgueil sinon dans ses sentiments, il ne pouvait échapper au dépit de se voir si tôt supplanté dans le coeur de sa femme: celle-ci triomphait, à cette constatation ne semblant rien remarquer de l'attitude froide, distante qu'il prenait vis-à-vis d'elle. Elle affectait d'ignorer aussi le mutisme prolongé où il s'enlisait des veillées durant, ses crises de mauvaise humeur, etc.

"Tant que lui-même", s'entêtait-elle, "n'en viendrait pas à l'explication qui déciderait de leur vie future, elle ne s'écarterait pas de sa ligne de conduite."

L'existence lui pesait pourtant de façon indicible et elle éprouvait cuisante la nostalgie de son ancien bonheur, de ce savoureux bonheur d'autrefois, fait d'entente parfaite, de compréhension mutuelle. Sa bêtise à lui avait tout irrémédiablement gâché et elle sentait même si l'amour restait, hélas! intact, et c'est peut-être ce qui aiguisait le plus sa souffrance de réaliser son impuissance à détester son mari comme il le méritait. Si paradoxal que que cela pût paraître, la haine ne venait pas quand l'infidélité de son mari provoquait en son âme droite et aimable, un insurmontable mépris.

Des jours, des semaines passèrent sans apporter aucun changement dans la vie du ménage Bérubé. A tout instant, l'orage menaçait d'éclater. Liliane exagérait les sorties mystérieuses, recevait avant chacune, certains appels téléphoniques qu'elle gardait secrets, quant à leur auteur, laissant flotter les pires suppositions. Robert ne parvenait à rien savoir car aux premières vibrations de la sonnerie, Liliane sautait sur l'appareil, répondait par petites phrases évasives, puis accrochait, en disant en guise d'explication, un insupportable sourire au coin des lèvres.

"On me demande pour sortir", où encore. "Il y a bridge ou danse chez une telle, probablement que je me rendrai."

M. Bérubé rageait littéralement et commençait, avec raison, à juger que sa femme dépassait les limites permises, qu'elle se payait tout juste sa tête et qu'il avait encaissé de façon suffisante. A la première occasion, il ferait valoir ses droits maritaux, car enfin, il devait bien en posséder quelques-uns.

Un soir, comme sa femme s'apprêtait à partir seule, il lui proposa de la reconduire avant de se rendre à ses affaires. Liliane rougit, malgré qu'elle s'y attendait, sans savoir pourquoi mais secouant la tête elle refusa net assurant que la marche au grand air lui ferait du bien. Le sourcil froncé, Robert insista mais elle s'obstina dans son refus, avec sur les lèvres son habituel sourire narquois.

—Ce n'est pas la peine de te déranger, non, merci. D'ailleurs, je ne suis point tout à fait prête. Mes ongles ne sont pas vernis et j'ai une foule d'autres détails à mettre au point.

Tâchant de conserver son sang-froid, le jeune homme répliqua, les dents serrées:

—"Et, si je comprends bien, tu n'as aucun intérêt à ce que je sois au courant de tes allées et venues, c'est la principale raison n'est-ce pas?

—Que chantes-tu là, mon pauvre ami?" répliqua Liliane, ravie du tour que prenait les choses. Elle ajouta, ensuite, faisant volte-face:

—Quelle humeur belliqueuse, tout-à-coup!

—Liliane, je ne te reconnais plus!" s'écria-t-il, à bout de patience, "j'ignore si tu te rends compte que cela ne saurait se prolonger indéfiniment."

Il s'était approché posant l'éclat de ses yeux irrités sur sa femme qui ne bronchait pas, l'observant entre ses cils abaissés.

—Allons, ce n'est guère le moment de nous quereller", remarqua-t-elle, d'un ton froid en jetant un rapide coup d'oeil sur la pendulette du salon, "nous sommes pressés, tous deux et puis...."

Elle se ravisa après un instant de réflexion, une idée venant de lui passer par la tête.

—C'est bon", dit-elle, "attends-moi une toute petite minute et je t'accompagne."

Rasseréné, Robert prit sa serviette qu'il mit sous son bras, aida sa femme à endosser son manteau et moins de dix minutes plus tard, ils filaient côte-à-côte, dans cette voiture pour laquelle Liliane conservait tant de rancoeurs.

Au début du trajet, ils n'échangèrent pas une parole, puis Robert demanda où il devait la descendre.

—Hôtel Mont-Royal! lança-t-elle d'une petite voix mutine qui le fit se retourner l'air ahuri.

—Hôtel Mont-Royal? répéta-t-il ne comprenant pas.

—Mais oui, j'ai une amie qui a retenu là, sa chambre pour toute la saison; nous devons nous rencontrer et continuer ensuite chez Mme Lalliers."

Tout cela était de la pure invention dans l'unique but d'embêter son mari qui ne saurait voir sans déplaisir qu'elle prenait rendez-vous au même endroit que lui. Elle essayait, en vain de surprendre l'effet de ses paroles: le visage fermé de Robert ne trahissait aucun trouble, seul un pli profond au travers de son front large indiquait la tension de l'esprit. Liliane pensa alors à en finir: voilà qu'un remords lui venait de le tourmenter à ce point, lui qu'en fait, elle aimait tant et dire qu'ils auraient pu jouir encore d'un bonheur relatif!

Mais aussitôt, l'image de l'autre, la rivale inconnue qu'elle exécrait pour tout le mal dont elle était cause, se dressa devant elle, dans le vague d'une silhouette féminine, qui aurait un minuscule chapeau et un sac à main tout bourré. Le démon de la jalousie balaya alors du coup toute velléité d'accord, et rageuse, elle quitta son mari, en jetant:

—Je ne sais au juste, à quelle heure, je rentrerai", et elle s'engouffra dans le vaste hall d'entrée de l'hôtel.

Elle se sentit un peu perdue dans cette pièce immense où elle trouva plusieurs groupes de personnes installées, ici et là, sur les divans modernes, causant, fumant et riant ou lisant sous les lustres d'un goût sobre. Ne sachant, d'abord, que faire, elle erra devant un comptoir, hésita et enfin prit place, à l'écart, à l'ombre d'une haute fougère. La chaleur intense l'obligea à se débarrasser de son manteau, puis elle s'abandonna à ses réflexions, parfaitement à l'aise, dans son coin retiré: elle entretenait certaines craintes quant à l'issue du jeu dangereux auquel elle s'était livré depuis quelque temps: il pouvait la mener loin et compromettre à tout jamais, non seulement, la paix apparente de sa vie, mais surtout, sa réputation d'honnête femme. Elle regrettait de s'être servi de Gustave Belcourt, comme moyen d'action pour exercer sa vengeance, car elle devait se rendre compte qu'il la prenait au sérieux, et se retrouvait partout, sur sa route, lui créant de réels ennuis. Puis, il n'avait même pas le don de lui plaire, à preuve, il l'attendait ce soir chez Mme Lalliers et elle ne se hâtait pas à s'y rendre. Peut-être même n'irait-elle même pas. Un dégoût âpre la saisissait, une lassitude innommable de son étourdissante vie mondaine au bonheur factice. Sous le poids de ses pensées accablantes ne menant à rien, elle penchait la tête, insoucieuse du temps écoulé, des personnes rôdant autour d'elle, et jasant à voix haute. Elle se décida à se lever, résolue à retourner immédiatement chez-elle, cette fois, elle éprouvait un impérieux besoin de solitude, et pour rien au monde, elle ne voulait revoir ce Belcourt qui l'assommait d'hommages insipides. Ouf! elle en avait assez de son rôle, de sa double vie qui lui causait des nausées, lui donnant une véritable soif de sincérité et de clarté. En sortant de l'hôtel, elle explora instinctivement, les environs; c'était folie, car enfin, Robert n'oserait jamais, la sachant sur les lieux, rencontrer ici sa maîtresse. Tout de même, les yeux de la jeune femme effleurèrent la série d'autos alignés devant le portique, comme si de toute nécessité, la sienne devait s'y trouver. Evidemment, non, elle n'y était pas! Bah! piètre consolation", pensa Liliane, "ils se sont refugiés ailleurs." Comme ce soir de souvenir inoubliable, elle monta, alors, la rue Peel, à pas longs et comptés. Après sept ou huit minutes de marche, elle s'arrêta médusée, se croyant l'objet d'une hallucination; la voiture était là! oui, c'était bien elle, avec sa licence révélatrice brillant sous les feux du reverbère tout proche 4-4-0-7-4, ces chiffres connus par coeur se détachaient en numéros flamboyants une fois de plus. A peine maîtresse d'elle-même, Liliane approcha pour scruter l'intérieur — sûr qu'elle découvrirait les mêmes effets féminins, si souvent évoqués dans ses crises de légitime jalousie. Non, la banquette était vide, rien non plus, près du volant. On avait, sans doute, prévu qu'elle passerait par là... tout de même quel culot, quel cynisme.

La mesure était comble, à présent! C'était la goutte d'eau faisant déborder le verre rempli. Le coeur gonflé, en proie à une plus grande détresse encore, elle continua son chemin, avançant sans voir dans la nuit opaque, se sentant aussi égarée que dans un désert inconnu aux bornes invisibles, séparés par une distance infranchissable. Elle ne pouvait s'accrocher à aucun espoir. Pris par une passion nouvelle, son mari ne se préoccupait de rien d'autre, et quand il manifestait de l'animosité au sujet de ses cachotteries, il ne fallait n'y discerner que blessure d'amour-propre, c'est tout. On avait bien raison de le lui chanter sur toute la gamme, l'inconstance masculine n'était pas un mythe, mais une flagrante réalité devant laquelle il n'y avait qu'à s'incliner. Quels jours sombres lui réservait l'avenir, car vivre aux côtés de cet homme en de telles conditions lui semblait au-delà de ses moyens, et quant à répéter la vie des dernières semaines, elle ne s'en sentait pas plus capable. Il n'y avait qu'une chose qu'elle désirait ardemment, c'était l'amour de son mari, rien de plus, rien de moins, et cet amour, elle le souhaitait, l'appelait comme un malheureux assoiffé soupire après la source d'eau fraîche, refusant toute autre boisson même de prix excentrique.

Elle allait, machinale, songeant toujours — et soudain, elle tressaillit à l'appel de son nom émis d'une voix grave. Elle se retourna et aperçut alors, tout près du trottoir, leur voiture dont son mari lui ouvrait la portière, l'invitant à monter.

Un mouvement de répulsion porta Liliane, en arrière, pendant que sa bouche dédaigneuse articulait un non péremptoire.

—Je te prie instamment de monter", commanda Robert d'un ton bref, ne souffrant nulle discussion. Liliane obéit sans commentaires, et se laissant tomber sur le siège.

—Où allais-tu seule ainsi? demanda-t-il en remettant le moteur en marche.

—A la maison!

—C'est faux!!

—Comme tu voudras, et toi?

—Moi? Chez-nous évidemment. Je n'ai pas de cachettes, moi.

Il ne réussissait plus à dominer la colère accumulée de ces derniers jours, et emporté par elle, vomissait, sans ménagement, les reproches retenus depuis si longtemps. Il l'accusait d'amitiés coupables, prononçait entr'autres, le nom de Gustave Belcourt, et exprès Liliane ne protestait pas, jouissant de le sentir meurtri du même outrage.

Quand ils furent rentrés seulement, elle l'apostropha à son tour, révélant tout ce qu'elle savait. Il nia tout avec véhémence, montrant une surprise qui allait croissant, à mesure que sa femme lui citait tous les témoignages de son infidélité.

—Avoue au moins!" suppliait-elle, les pleurs couvrant sa voix.

—Jamais, car tout ce que tu affirmes là ne contient pas un atome de vérité. Si tu veux avoir l'assurance que je me tiens au bureau, le samedi soir, tu n'as qu'à me téléphoner à n'importe quelle heure, ou encore à venir me retrouver.

—J'ai horreur de ces façons d'agir.

—Elles me semblent pourtant moins répugnantes que les tiennes.

Liliane ne fit aucune réflexion là-dessus.

Le ton convaincant de son mari chassait quelque peu ses doutes, mais pourtant comment expliquer la présence de l'auto devant l'hôtel.

—Ce soir? demanda Robert, "eh! bien je n'ai pas honte de te le confesser, je t'ai épiée afin d'éclaircir le mystère dont tu t'entourais. Je suis descendu de ma voiture, et pénétrant au restaurant d'en face, ai surveillé avec qui tu sortirais: il fallait à tout prix que je sache, car j'endurais un martyre sans nom. Tu ne peux savoir, Lili, comme la jalousie me tourmentait. Il ne m'était pas venu à l'idée cependant, que tu remarquerais l'auto.

Il parlait d'une voix angoissée disant plus que les paroles, la déception terrible qu'il ressentait.

—Mais, cet autre soir? Ton auto était là aussi, oui, j'en suis sûre, va.

Robert secouait la tête en signe de dénégation.

—C'est impossible, voyons, il y a un siècle que je ne suis pas arrêté au Mont-Royal.

—Je t'assure pourtant que c'était bien ton auto et il y avait sur le siège d'avant près de la roue, un affreux petit chapeau de femme, puis aussi...

—Allons donc, tu as sûrement fait erreur, une similitude de modèle, c'est tout.

—Non, la licence je l'ai lue de près par deux fois.

Un rire fusa malgré lui des lèvres du jeune homme puis s'arrêta net, et passant une main sur son front, il chercha à se rappeler.

—Oh! mais attends, attends, j'y songe là.

—Quoi donc?

—Est-ce que ce soir-là n'était pas un samedi?

—C'était toujours un samedi, répondit Liliane, amèrement.

—Et, il y a de cela environ cinq semaines?

—Je n'oublierai jamais la date, c'était le 25 du mois dernier; nous sommes aujourd'hui le 31, oui, cela fait près de cinq semaines.

—Bon, alors voilà, écoute-moi bien, ce soir-là j'ai prêté ma voiture au gérant...

—Il en possède une lui!

—Ne m'interromps, je t'en prie. La sienne était en réparations et comme il se rendait à une assemblée, je lui ai offert de se servir de la mienne, et je me souviens qu'il devait, en passant chercher sa femme qui allait je ne sais où; c'est sans doute, son chapeau et son sac qu'elle aura laissés. Au fait, je me rappelle, celle-ci devait se faire coiffer quelque part, rue Ste-Catherine ouest, voilà qui explique la présence...

—C'est vrai, tout cela? coupa Liliane en attirant son mari vers elle, et tout le mal que je t'ai fait....

Robert tête baissée réfléchissait profondément, comprenait que se disculper ne justifiait en rien le flirt de sa femme.

—Mais toi", prononça-t-il, à la fin, peux-tu me jurer que c'en est fini, à jamais, avec ce Belcourt à qui je trancherai la tête quelque bon jour quand l'occasion se présentera.

—Je te passerai le couteau, si tu veux. Ecoute, Robert, je suis la plus sotte qui soit. Non, laisse-moi parler. J'ai voulu me venger de toi et pour cela, j'ai feint d'aller à des rendez-vous clandestins qui n'étaient toujours que des visites chez quelqu'une de mes amies, ça je te le jure!

—Les téléphones?

Elle rougit violemment en confessant que de connivence avec sa soeur, il avait été entendu, qu'elle ne dicterait toujours ses réponses quand il serait là, que de manière à l'inquiéter, et quant à Gustave Belcourt, eh! bien, il l'agaçait à un degré suprême, à preuve elle avait évité de le rencontrer ce soir même, alors que c'eut été chose facile.

—J'ai honte de moi, Robert, en imaginant l'opinion que tu ne peux empêcher d'avoir maintenant, d'une femme aussi soupçonneuse et aussi méchante. Il ne faut pas m'en vouloir trop, cependant, puisque c'est le désespoir d'avoir perdu ton amour qui m'a conduite jusque-là. Au fond, c'est ta faute... quand on se fait trop aimer, eh! bien..." elle s'arrêta encore, pour se blottir dans les bras qui s'ouvraient et se refermaient sur son corps palpitant.

—Quels grands fous nous avons été! conclut simplement Robert, en embrassant sa femme sur les prunelles au vert d'émeraude qu'il aimait tant.

—Nous compliquons les choses au lieu d'y aller simplement", ajouta-t-il après un court moment de silence.

—La prochaine fois, j'agirai autrement", dit Liliane en se redressant et puis je ne regarderai plus à l'intérieur des voitures.

—Surtout tu ne liras plus les licences, ça ne prouve rien.

—Mais la prochaine fois, quand viendra-t-elle?

—Ah! jamais je l'espère bien.

Mutine jusqu'à la fin, elle dit encore:

—Alors, Gustave Belcourt, nous pourrons le décapiter."

A nouveau, la petite tête blonde s'enfouit au creux du complet bleu-marine, et ce fut tout, leurs coeurs s'entendaient battre à l'unisson.

Rosine Deréan, femme sportive

Rosine Deréan naquit à Paris un 23 février. Cette jeune femme, une des plus réellement jolies du cinéma français, a d'immenses yeux bleu vert aux longs cils sombres, des sourcils bruns, un visage à l'ovale effilé, un large front surmonté d'abondants cheveux bruns que le soleil a, par places, décolorés en blond. Elle est petite! Elle connaît mieux son poids que sa taille. Ne fume pas. Fait à merveille le chocolat. Nage et plonge... comme vous avez pu le voir dans "Lac aux Dames". Monte à cheval. Danse fort bien, mais avec ses amis seulement, car elle est d'une timidité qui frise la sauvagerie.

Possède un goût exquis pour tout ce qui touche à l'intérieur. A de solides connaissances en matière d'antiquités. Fine, intelligente, sensible. Est la maman d'un délicieux garçonnet blond de six ans, qui, disent ses amis, "est une qualité de plus". Aime les enfants, la ville, selon les jours et les heures. Aime le vert, le prune et beaucoup d'autres couleurs.

Lit énormément, mais peu de romans: de l'histoire, des mémoires, des lettres; aime particulièrement Katherine Mansfield et Marie Bashistcheff, qu'elle voudrait incarner à l'écran. Aime planter, soigner, voir pousser les fleurs, n'aime pas les couper. Gourmande. Serviable. Pas menteuse. Est une correspondante exacte.

SA VIE: Etudes au lycée à Versailles. Bien que sa mère, de qui elle tient sa remarquable beauté, ait eu un nom au théâtre, qu'elle a volontairement quitté, Rosine ne semblait pas devoir jouer ni trourner. Les conseils d'un ami de la famille l'y poussèrent. Comme le conseilleur était Harry Baur, il fut écouté.

AU CINEMA: C'est donc aux côtés d'Harry Baur qu'elle débuta dans "Les Cinq Gentlemen Maudits". Vinrent ensuite "Les Deux Orphelines", l' "Or" où fut remarquée sa grande ressemblance avec Brigitte Helm, "Lac aux Dames" et tant d'autres.

EXCELLENT CHOIX DE FILMS

Voici le programme que le théâtre Capitol de Chicoutimi a choisi pour les prochaines semaines à venir. On notera le choix excellent des films.

18-19 MARS:	"TREIZIEME ENQUETE DE GREY";
21-22 MARS:	"L'ILE DES VEUVES";
25-26 MARS:	"LE CANTINIER DE LA COLONIALE";
28-29 MARS:	"POLICE MONDAINE";
1- 2 AVRIL:	"C'ETAIT LE BON TEMPS";
4- 5 AVRIL:	"BOISSIERE";
8- 9 AVRIL:	"IGNACE";
11-12 AVRIL:	"LA FESSEE";
16- AVRIL:	"AU PAYS DU SOLEIL";
18-19 AVRIL:	"LES HOMMES NOUVEAUX";
22-23 AVRIL:	"LA CHASTE SUZANNE";
25-26 AVRIL:	"LA DANSEUSE ROUGE";
29-30 AVRIL:	"YOSHIWARA";
2- 3 MAI:	"UN CARNET DE BAL".

Un film de cape et d'épée

"LA TOUR DE NESLE"



Quelques scènes du film d'aventures "LA TOUR DE NESLE". En haut à gauche, Jacques VARENNES fait la cour à une dame de compagnie de Marguerite de Bourgogne. En haut, à droite: Jean WEBER dans une scène dramatique. Au centre, Jacques VARENNES qui tient le rôle de Buridan. En bas, à gauche: Tania FEDOR, Jean WEBER et Jacques VARENNES. A droite, Jean WEBER à la cour de Marguerite de Bourgogne. C'est la belle Tania FEDOR qui tient le rôle de la fatale Marguerite.

(Photos FRANCE-FILM)

Les débuts d'une artiste qui promet

Si je ne devais plus faire du cinéma, je serais la plus malheureuse des femmes, déclare Florence Marly.

Et elle raconte comment elle est venue à l'écran:

—J'habitais une petite ville de province, j'ai eu plutôt une enfance campagnarde, ce qui ne m'empêcha d'ailleurs pas de faire mes études... Après mon baccalauréat, je suis venue continuer mes études à la Sorbonne.

"Je comptais faire plus tard... du journalisme... Mais voici qu'à Paris on me posa souvent la question que l'on m'avait déjà posée lorsque j'allais aux sports d'hiver:

"—Vous faites du cinéma?

"Jusqu'au jour où, sur les conseils d'un confrère, j'allai trouver Pabst. Il me promit un rôle dans son prochain film... Mais je fus tout à coup saisie d'une sorte de fièvre, je n'avais plus envie d'attendre...

"C'est alors que je rencontrai Pierre Chenal qui me trouva extrêmement photogénique. C'était à l'époque où il devait tourner "L'homme de nulle part", film dans lequel il n'avait pas de rôle pour moi. Mais j'ai pu assister aux prises de vues; j'ai vu jouer les acteurs des deux versions et j'en fis mon profit. Je "répétai" pour moi-même chaque rôle. Enfin, dans *Alibi*, Pierre Chenal me donna ma chance".



Florence MARLY

Tous ceux qui verront *Alibi* seront frappés par la beauté blonde de Florence Marly qui y joue le rôle de la petite amie de la victime, Gordon. Car elle n'est pas seulement belle, mais son visage un peu étrange a infiniment d'expression.

Content de cette première expérience, Pierre Chenal lui donna un autre rôle dans Pierre Chenal s'empresse de déclarer:

—J'espère lui donner le premier rôle dans un de mes prochains films: ce sera là sa véritable chance et je suis tranquille...

"Après, je lâcherai l'oiseau qui volera très bien de ses propres ailes..."

On demande à Florence Marly quel est le genre de rôle qu'elle préfère interpréter.

—Tout m'intéresse, du moment que je le "sens". Pourvu que ce soient des personnages humains, des jeunes filles ou des jeunes femmes vraies, avec un coeur, capables de souffrir, de rire ou pleurer...

—Ne doutons pas que Florence Marly trouvera un rôle excellent dans un prochain film de Chenal où elle sera une jeune fille riche et adulée, enfant gâtée, qui se voit brusquement aux prises avec... la vie...

Berval, le joyeux méridional loquace va incarner un muet!

Le fait de trouver un artiste qui sache se renouveler dans chaque nouveau film tout en confirmant sa personnalité précise est assez rare pour être souligné. Sans aucun doute, Berval est de ceux-là. Créateur du film méridional, il sait nous apparaître dans chaque nouvelle production sous un angle toujours neuf, grâce à un jeu toujours amélioré. Nous avons cru intéressant de passer en revue ses plus marquantes incarnations depuis "*Maurin des Maures*" qui fit de cette vedette de la scène un des premiers artistes de l'écran.

Vous souvenez-vous du temps, pas très lointain, où "*Maurin des Maures*" fut projeté pour la première fois? Tout le monde se mit d'accord pour reconnaître que l'adaptation cinématographique du beau roman de Jean Aicard apportait au septième art quelque chose de frais, de rieur, de jeune, d'ensoleillé.

Berval nous apportait non seulement un "type" de l'écran, mais aussi un genre de films qui n'allait pas manquer de tenter bien des cinéastes. Et c'est heureux que l'on ait essayé de copier Berval, car nous pouvons au moins comparer l'imitateur à l'original... quand la comparaison est possible, c'est-à-dire pas souvent.

Dans "*Maurin des Maures*", Berval a su composer de manière étonnante le personnage imaginé par Jean Aicard. Les lecteurs du roman si coloré retrouvèrent intact le Maurin de l'auteur. Ce film eut un énorme succès suivi quelques mois après de l'"*Illustre Maurin*", il inaugurait une conception nouvelle de l'art cinématographique. L'idée des producteurs était naturellement de continuer la série qui s'avérait si favorable. Berval refusa de devenir un rôle, il préférait (et nous ne pouvons que l'en féliciter) rester un artiste.

Après quelques productions des plus diverses: "*Chourinette*", "*Les 28 Jours de Clairette*", "*Le Roman d'un Spahi*", etc., il revient au film d'atmosphère provençale avec "*Roi de Camargue*". Guardian de fière allure, il se rapproche à nouveau du sympathique vagabond des Maures, mais à nouveau il s'en écarte pour être un personnage beaucoup plus romantique en tournant "*Gaspard de Besse*". Il a quitté le feutre clair pour le tricorne, mais le personnage n'a pas changé. C'est toujours la tête brûlée et le coeur sur la main...

A nouveau "guardian" de Camargue dans "*Notre-Dame d'Amour*", il devient joyeux pêcheur dans "*Romarin*".

Voici quelques jours, il vient de terminer "*Un soir à Marseille*". Il est, pour la première fois, un inspecteur de la Sûreté marseillaise et il l'est à la perfection.

Or, récemment, Berval est "tombé" sur le dernier roman d'un très jeune auteur provençal, Lucien Giudice. Il a demandé à quelques amis de lire ce roman et sur une unanimité particulièrement favorable, il a décidé d'incarner "*Firmin, le muet de Saint-Pataclet*".

C'est l'histoire de la grandeur et la décadence d'un "fada" du village qui, ayant perdu l'usage de la parole au cours d'un bombardement pendant la guerre, connaît le bonheur sous la forme de l'admiration de ses concitoyens et l'amour d'une Parisienne désabusée... Mais la poudrière nouvellement installée dans le village par la municipalité dont fait partie Firmin, vient à sauter... Le muet de Saint-Pataclet recouvre son sens perdu... Le prestige qui enveloppait le héros de cette histoire s'évanouit, il redevient ce qu'il était avant... C'est une histoire aux lignes rudes, mordante de sincérité, racontée cependant avec bonne humeur et philosophie. Ne doutons pas que Berval sortira avec un tel atout un succès durable à la gloire du Cinéma français.

Oui, Berval, le méridional type, loquace par excellence, va incarner un muet... Où allons-nous?

La ménagerie de la belle Suzy Prim

Quand on la félicite de la variété de ses dons, Suzy Prim fait parfois une moue.

— Je voudrais bien qu'on me donne de temps en temps quelque chose de plus facile, un rôle dans mon emploi, un rôle de femme qui ne soit pas intoxiquée, déchue ou frappée de démence. Je ne suis rien de tout ça dans la vie, on n'a pas l'air de le croire! J'aime mon métier passionnément, mais j'adore aussi la campagne, les bêtes, la musique, les livres. J'ai une véritable ménagerie chez moi: sept chiens, un petit bull, un berger allemand, un pékinois, un petit chien papillon, un brabançon, un danois grand comme un petit âne, un chien des rues qui est venu derrière le facteur et qui est resté. Et puis un perroquet, un cochon d'Inde, quatre poules et un canard!

Ouf! en effet voilà une véritable ménagerie! Suzy Prim a bien tort de demander d'autres rôles que ceux qu'elle tient d'habitude. C'est un hommage à son talent que de lui confier des rôles de composition difficiles exigeant le maximum d'intensité dramatique, de contrôle des nerfs et une tension extraordinaire de l'esprit. Suzy Prim est une artiste qu'on n'oublie plus dès qu'on l'a vue. C'est une femme extraordinaire: le moindre petit rôle est pour elle l'occasion d'un nouveau triomphe.

Vedette de demain



Blanchette BRUNOY

Henry Garat demeure le prince charmant du cinéma

HENRI GARAT est toujours le jeune premier à la mode. Depuis plusieurs années, nous l'avons vu dans les uniformes éclatants, car il apparaissait dans tous ses films comme le prince charmant: celui dont rêvent toutes les femmes. Nous l'avons vu dans *la Souris bleue*, sous un aspect moins foudroyant: celui d'interprète dans une agence de voyages.

Il tourne actuellement avec Lilian Harvey, et, certainement, il se montrera là, comme toujours, le jeune premier idéal. Si Henry Garat est arrivé à ce point de perfection, de séduction sur le public, c'est qu'il a beaucoup travaillé.

— Ce n'est pas facile de se montrer dans tous les films naturel et sympathique. On peut posséder un talent indiscutable, a dit Henry Garat, et ne pas être sympathique.

La réciproque est vraie dans une certaine mesure; seul le jeu peut la créer. On a vu des acteurs jouer des rôles de traîtres et être, néanmoins, sympathiques, tandis que les jeunes premiers, quoique représentant des personnages agréables, provoquaient un mouvement d'antipathie autour d'eux; tout cela est basé sur les moyens de l'acteur, sur son jeu.

— Que doit faire l'acteur pour atteindre à la sympathie?

— Il faut, avant tout, répond Garat, un jeu naturel et simple. Il faut se défaire de certaines idées préconçues et de certaines ficelles par trop flagrantes. Il faut savoir doser ses effets. Chaque acteur est un cas particulier.



Henry GARAT

— N'y a-t-il pas autre chose?

— Oui! s'écria Henry Garat, en éclatant de rire, il y a le scénario. Il est nécessaire que l'acteur sente son personnage et qu'il vive son action. On a de l'admiration pour un acteur et pour un héros de composition, mais on ne le trouve pas sympathique. Pour qu'un acteur atteigne ce but, il faut qu'on lui fasse des rôles pour lui, car le comédien ne joue d'une façon naturelle que lorsque sa personnalité s'harmonise avec celle de son personnage. Il faut s'en tenir intensément à son rôle pour faire une création à succès. Il est donc nécessaire d'utiliser toutes les possibilités de l'acteur, de lui fournir les moyens de se donner tout entier, sans résistance et sans réserve.

Tout cela est fort intelligent et prouve que Henry Garat connaît à fond son art. Il doit beaucoup au music-hall et il l'avoue:

— C'est la meilleure école du comédien, déclare-t-il, cela a été prouvé maintes fois. Lorsqu'on a paru sur une grande scène comme celle du Moulin-Rouge ou du Casino de Paris, on peut tout tenter sans craindre l'échec. L'objectif, après tout, n'est pas plus terrible que le public du théâtre, le tout est de n'avoir pas le trac.

Cela veut dire que Henry Garat a eu quelquefois le trac; mais c'est passé maintenant. Il a compris le public. Dès qu'il apparaît sur l'écran, les spectateurs ont envie de crier:

— Il est charmant!

Et c'est la vérité.

—Savez-vous, Pitou, quel est l'inventeur du commandement militaire?

—Je l'ignore, mon adjudant.

—Eh bien, c'est le père Noé.

—? ? ?

—Oui, c'est lui qui a dit le premier: en avant, arche!

Lisette Lanvin, artiste courageuse

Lisette Lanvin (4, rue Alexandre-Liaume, à Paris), est née à Grasse un 3 septembre.

Cheveux blond cendré. Yeux verts. Enjouée, rieuse, a de fort belles dents, que ses rôles dramatiques ou douloureux lui permettent rarement de montrer. Monte à cheval, fait du trapèze et même du trapèze volant.

Elle chante et joue du violon, mais la T. S. F. à moins que ce soit le phono, a fait tort à ce dernier talent, et le violon de Lisette n'a plus de cordes... Elle fait partie du Club sportif de l'Union des Artistes.

Peu mondaine, aime la compagnie de ses amis et de ses camarades, mais ne cherche ni les réunions agitées, ni les occasions de briller. Fuit le bruit. Recherche la lecture. Préfère la campagne à la ville. Aime également la montagne et la mer, surtout lorsqu'elles sont proches l'une de l'autre et se complètent comme sur sa chère Côte d'Azur.

A beaucoup ri lorsqu'elle a lu sous la plume d'un critique occasionnel: "N'imitez pas l'accent du Midi, ça ne vous va pas du tout!" Plusieurs générations de ses ancêtres en ont frémi dans leur tombe méridionale. Adore le cinéma en tant que métier et en tant que spectacle. Aime recevoir des lettres, a horreur d'en écrire.

SA VIE: A perdu son papa dès les premiers temps de la guerre, alors qu'elle n'était qu'un bébé et que son frère était à peine né. La maman lutta longtemps et vaillamment pour laisser Lisette au couvent et son frère au lycée, mais la fatigue vint à bout de sa santé. Tous trois émigrèrent à Paris. Lisette, qui a hérité du courage maternel, devint dactylo-téléphoniste dans une maison de couture qui habillait beaucoup d'artistes. Sa grâce et sa bonne grâce furent bientôt remarquées... on l'orienta sur Joinville... Figuration, petits rôles, vedette, elle a suivi la filière...

AU CINEMA: Elle tourna "Au pays du Soleil", "Jeunesse", "Une Femme au Volant", "Le Secret d'une Nuit" et autres.

La PAGE INDISCRÈTE
SAVIEZ-VOUS QUE... ?



Un fou fait feu sur l'acteur Bach.

Bach, le célèbre comique, actuellement en tournée à Toulon, a bien failli jouer un rôle de victime dans un sombre drame.

L'artiste soupait, dans un café, avec deux ou trois camarades, lorsqu'un inconnu fit soudain irruption dans l'établissement.

"Haut les mains" ! cria-t-il en braquant un revolver sur Bach et le patron de l'établissement.

L'énergumène tira une balle qui n'atteignit pas le populaire artiste.

On croit se trouver en présence de l'acte d'un fou.

Petit acteur : grande vedette.

S'il y a un acteur-enfant sur lequel on peut dès à présent fonder les plus grandes espérances, c'est bien le petit Gabriel Farguette.

Cet enfant, qui se fit déjà remarquer dans *La rose effeuillée*, est un gosse adorable. Très fin de visage et d'allure, possédant de solides qualités de comédien, il montre une étonnante puissance d'expression dans les scènes d'émotion. Ses larmes ne sont jamais factices; il sent admirablement son personnage et a un jeu d'une vérité que bien des acteurs chevronnés pourraient lui envier.

Il est la jeune vedette de *L'enfant de troupe*. C'est une comédie sentimentale et gaie qui montre toute la fraîcheur des sentiments de l'enfance.

●

L'enfant de troupe, comédie sentimentale et gaie, sera le second film de la grande cantatrice Ninon Vallin, de l'Opéra. Il se tourne actuellement.

* * *

■ Jean-Pierre AUMONT a tourné tout l'été puis s'est payé le luxe d'une opération de l'appendicite.

* * *

■ Monique BERT n'est pas la femme de Bach. Claude DAUPHIN n'est pas marié. Paul AZAIS a vu le jour à Paris.

* * *

■ Il n'est nullement question de divorce entre Jean MURAT et ANNABELLA. Ce couple est parfaitement heureux. Jean-Pierre AUMONT est fiancé à Blanche MONTEL, ex-épouse d'Henri DECOIN, mari de Danielle DARRIEUX.

* * *

■ Charles BOYER a hâte de revenir à Paris pour de bon. Hollywood le paie grassement mais il n'y est pas heureux.

* * *

■ REDA-CAIRE est né à Marseille. RICHARD-WILLM est, avec Tino ROSSI celui qui, en France, reçoit le plus volumineux courrier.

* * *

■ Josette DAY fait du cinéma depuis cinq ans. Jean MURAT a 49 ans.

* * *

■ Brigitte HELM a trente-trois ans. Elle ne fait plus de cinéma.

* * *

■ Fernand GRAVEY est marié à Jeanne Renouart.

* * *

■ La femme de Jean SERVAIS ne fait pas de cinéma.

Elvire Popesco, ou la femme éblouissante.

Elvire Popesco que l'on reverra bientôt dans *"A Venise, une nuit"* n'est pas une femme comme les autres.

Ainsi, ne vous avisez pas de la déranger quand elle travaille.

Même pour une interview.

Elle secoue la tête comme une personne atteinte de migraine, elle laisse tomber les bras le long du corps avec découragement.

On la sent au comble de l'abomination de la désolation.

Insistez.

Elle s'écriera, mêlant le roumain au français :

—Vous tenez vraiment à ce que je vous dise quelque chose?... *Da? Bine!...* Asseyez-vous là. Prenez ce manuscrit.

Elle vous plantera son scénario entre les mains.

—Faites-moi répéter la scène que je vais tourner.

Vous n'en tirerez rien d'autre.

Parce que, le *bon point* qu'elle réclame, ce n'est ni la gloire, ni l'argent, mais la satisfaction du public.

—On m'a parfois reproché de jouer trop fort à la scène. Que voulez-vous, j'estime que le dernier spectateur du dernier rang du dernier balcon a le droit d'entendre la pièce avec la même précision que celui du premier rang. J'ai un très grand respect pour le public. Que ce soit la première ou la centième représentation, qu'il y ait cent personnes ou six mille, qu'on soit de bonne humeur ou crevée, il faut que la satisfaction du public soit complète.

Elle sait bien que le public n'est pleinement satisfait que lorsqu'on lui a tout donné de soi-même.

* * *

Mais allez la surprendre chez elle.

C'est une tout autre femme.

L'actrice a disparu pour faire place à une maîtresse de maison parfaite, doublée d'une gosse joueuse et spontanée.

Il est possible que vous la trouviez en train de faire une partie de cache-cache endiablée avec Mic, un basset d'or roux aux yeux humains.

—Il comprend tout, vous savez!... Chaque soir, quand je joue, il m'attend sur les marches de l'escalier qui aboutit à la scène. En sortant, je lui parle et il me répond. Et cela n'a rien d'étonnant. Je crois fermement à la métempsychose. Il y a des animaux dont je ne peux supporter le regard sans y lire cette phrase: "Tu seras comme nous, un jour!"

Ou bien, elle respire des fleurs, sa passion. Elle se tient devant elles, les bras derrière le corps, comme si elle craignait de les blesser.

Elle les sent, elles les regarde, elle les supplie de vivre encore. Et elle apporte tant de persuasion qu'il semble que les fleurs se redressent sur leur tige.

—Les fleurs, c'est mon vice. J'aime les belles choses en général. J'adore la vie sous toutes ses formes. Je voudrais être très riche pour satisfaire cet amour des jolies choses. J'aime moins l'argent pour le bien-être qu'il procure que pour le cadre dont il permet de s'entourer. Il est vrai que mes désirs ne sont pas excessifs. Ce que je préfère, ce sont les grandes pièces, l'air, le ciel, le soleil. Et la vie calme. Car je ressemble aussi peu que possible, à la ville, aux personnages agités que je représente à la scène ou à l'écran.



Suzy PRIM

●

Michèle Morgan poursuit son ascension miraculeuse: en effet, elle partira bientôt pour Hollywood, qui a fait appel à son talent.

Mais la jeune artiste a volontairement retardé son départ, car elle tient à interpréter le rôle que Marcel Carné lui a proposé pour son prochain film, *Quai des Brumes*, d'après le roman de Pierre Mac Orlan, avec Michel Simon et Jean Gabin.

Et notre public ne pourra que se réjouir de ce départ retardé de Michèle Morgan.

●

"Regain", de Marcel Pagnol. — A ce propos, citons la phrase écrite par un des meilleurs critiques belges: "C'est une page d'Homère. Une page de cinéma, on vous l'accorde, mais une page d'Homère quand même."

"Quand Panturle, le héros, apporte au marché les vingt sacs de grain qu'il a arrachés, avec l'aide de sa compagne Arsule, à la terre réveillée d'Aubignane, un acheteur s'avance:

—Au moins, il n'est pas battu mécaniquement, votre grain?

Arsule prend les mains de celui qui sauvera de la mort le village perdu dans la montagne, desserre les doigts noueux, montre les paumes où saignent les crevasses.

—C'est avec ces mains-là que mon homme a fait l'ouvrage."

●

Quelques adresses

Jeanne Aubert, château des Tourelles, 17, allée d'Isly, Le Vésinet (S.-et-O.).
René Lefèvre, 14, rue Etex, Paris.
Harry Baur, 15, rue Raynouard, Paris.
Dalio, 19, rue de Longpont, Paris.

Un drame du coeur:

"L'APPEL DE LA VIE"

QU'EST-CE au juste que l'*Appel de la Vie?*

Est-ce une ambition qui nous gouverne? Est-ce un rêve qui nous berce? Est-ce un projet qui nous hante? C'est peut-être l'un ou l'autre. Mais ce peut être aussi un espoir bien doux — celui d'être aimé — qui nous retient à la vie, à cette misérable vie que l'on hait ou que l'on aime trop.

L'Appel de la Vie, c'est un film magnifique où un grand médecin se trouva en face d'un amour malheureux et d'un idéal merveilleux, idéal pour lequel il avait gardé au fond de son âme une secrète ambition. La femme dont il rêvait de faire son épouse, semble projeter un autre mariage avec un de ses assistants, jeune médecin très brillant, dont l'avenir est assuré dans la maison que dirige le maître. Les jeunes coeurs se sentent souvent faits l'un pour l'autre et dans leur ardeur ils oublient qu'un subconscient les domine, les dirige vers un but qui les effraie.

C'est la fatalité qui amène le dénouement d'ailleurs logique et bien conçu de ce film "*L'Appel de la Vie*". La jeunesse n'admettra peut-être pas cette fatalité, mais celui qui aura le moindrement vécu reconnaîtra que le subconscient, la hantise d'un objet ou d'une chose longuement chérie, viennent à désagréger les plus beaux espoirs, les forces les mieux consenties, comme l'action du flot impétueux à la base des falaises.

C'est ainsi que Jacqueline Bouvier, ne croyant plus à l'amour que son coeur avait ressenti pour le maître Rougeon, laissa sa pensée courir le risque d'aimer plus près d'elle. Mais l'amour n'est pas un être dont on peut se débarrasser facilement. Rougeon qui avait sacrifié l'idéal de sa vie à l'amour de cette femme apprend son mariage prochain. Le choc lui fait perdre la raison à demi. Il surmonte pourtant sa peine. Des restes de son rêve brisé, il en construira un autre. Il essaiera sur sa personne un sérum contre la maladie que son chef de laboratoire vient de mettre au point. Une ampoule pour s'inoculer le microbe et une autre — une seule — pour le détruire.

Jacqueline apprend de son côté le danger couru par le maître.

Elle vient lui avouer son amour et elle tremble pour sa vie. Elle se rend compte de la grandeur magnanime de celui qu'elle admirait. La transformation lente de son admiration en amour s'était opérée longtemps avant qu'elle n'eut pu s'en douter. Le jeune fiancé arrive à la rescousse et demande des explications. Jacqueline donne sa petite main au professeur Rougeon, et les yeux pleins de larmes, le coeur balotté entre l'amour nouveau et le regret cruel de briser l'avenir de son fiancé, elle murmure simplement le mot que seul une femme peut dire avec cet accent: "C'est lui que j'aimais."

Mais ce drame psychologique prend une nouvelle tournure lorsqu'on découvre qu'un chimiste jaloux a dérobé l'ampoule qui doit sauver la vie du professeur Rougeon. Des recherches s'effectuent de ce côté. Le dernier délai est sur le point d'expirer, lorsqu'une femme — une ancienne amie du professeur — vient lui remettre l'ampoule. Comment cette ampoule était-elle tombée entre ses mains? Voilà tout le secret de ce drame intense joué par une troupe de première qualité: Francen, Renée Devilliers, Daniel Lecourtois, Suzy Prim, Bavario, Régine Poncet et Robert Arnoux.

Ce film magnifique projeté sur les écrans canadiens le jour de Pâques, constitue un véritable cadeau aux habitués du film français.

du Club, dont son valet de chambre est l'un des membres. Serge dérobe un bijou; puis, à la demande de la comtesse de Wladaposka, il le restitue. On s'aperçoit bientôt que le bijou retrouvé est un faux. Alors, on découvre une série de vols dans les châteaux voisins. La comtesse qui est en réalité le chef du Club des Aristocrates parviendra à se tirer d'affaire en laissant croire que les objets volés ont été donnés par leurs propriétaires en faveur d'un musée.

Ce film passera bientôt sur les écrans canadiens-français.

Réception intime au "CLUB DES ARISTOCRATES"

SUIVONS le fil de l'eau. Il y a des péniches, des cyclistes, beaucoup de poussière, une piscine populaire que l'on dirait placée à plaisir à l'endroit où l'eau a recueilli le plus de "destrictus". Il y a aussi des ponts, comme par hasard. Au deuxième, quittons ces ex-prés fleuris (l'étaient-ils réellement ou la poétesse avait-elle de l'imagination?). Montons un escalier. Là-haut, rue Armand-Silvestre, le Studio de la Seine a retrouvé une animation oubliée.

Faute de pouvoir disposer du moindre petit coin de plateau à Joinville, à Epinay ou à Billancourt, Pière Colombier s'est installé là pour réaliser le *Club des Aristocrates*, d'après une idée d'Ashelbé.

Le derrière du décor est transformé en salon de réception. Armand Bernard subit le supplice de l'interview. Jean Tissier bavarde avec des camarades. Plus loin commence la forêt des câbles, des portants. Enfin, l'accès au décor.

Il est immense et magnifique. Conçu par Jacques Colombier, le frère et l'assistant fidèle de Pière, il représente le hall de l'hôtel de la comtesse Waldaposka, hôtesse du club. La réception bat son plein. Ce ne sont que toilettes de grand soir, habits aux plastrons immaculés, diadèmes sur les mises en plis impeccables.

La distribution réunit de grands noms. Une charmante script-girl est là, boucles brunes au front, l'oeil malicieux.

—Eh! je comprends ça. Ils sont quinze! Et ils sont tous là, vous avez de la chance...

—Qui ça, ils?

—Elvire Popesco, Jules Berry, André Lefaur, Lisette Lanvin, Viviane Romance, André Roanne, Larquey, Charpin, Armand Bernard, Jean Tissier, Florence Walton, Suzy Pierson, Hélène Pépée, Sergys...

Nous comptons sur nos doigts. Ça fait quatorze. Qui est le quinzième?

—Pourtant, y en a quinze! murmure la demoiselle au crayon. Attendez, je vois faire un tour, je le trouverai bien, ce quinzième.

Soudain, la script-girl réapparaît, la mine réjouie:

—Ça y est, je l'ai retrouvé, le quinzième: c'est Marcel Simon!

Mais Pière Colombier, le metteur en scène est prêt pour les prises de vues. Le *Club des Aristocrates* reçoit.

Réception brillante s'il en fut jamais une. Toutes les vedettes du cinéma français ont réuni leurs talents pour nous amuser et nous surprendre. D'avance ce film est voué à une éclatante carrière.









LES "ARISTOCRATES" VUS PAR L'IMAGE

En haut: Armand BERNARD, Jules BERRY et Pierre LARQUEY. Seconde vignette: Viviane ROMANCE et André LEFAUR. Troisième vignette: André LEFAUR, Jean TISSIER, André ROANNE. En bas: Elvire POPESCO et Jules BERRY.

LE SOLDAT PATARD ou le rôle le plus amusant de FERNANDEL

Les aventures de quelques dégourdis

S'ESTRASSER!...

Vous ne connaissez pas ce mot? de dire Fernandal. A Marseille, pourtant, tout le monde vous comprendrait, car il signifie... que vous aimez la rigolade, et vous savez peut-être que dans mon pays on aime bien rire!

Rassurez-vous, ce n'est pas pour vous parler de Marseille que je m'improvise journaliste, mais pour vous entretenir du film, *Les dégourdis de la IIe.* Et qui, à mon avis, va vous permettre de vous "estrasser" !

Lorsque le producteur me proposa de tourner ce film, je connaissais déjà la pièce de Mouezy-Eon.

C'était hier — ou avant-hier, si vous préférez — j'avais quinze ans.

Mes souvenirs sont pourtant précis, Arnaudy tenait le rôle de Patard que je viens de jouer à l'écran, et Léon Bellières campait le colonel, rôle créé dans le film par André Lefaur.

Je ne me souviens pas des autres interprètes, mais la pièce est restée gravée dans ma mémoire car j'ai toujours eu un faible pour l'uniforme militaire.

A cette époque, d'ailleurs, je chantais déjà les Polin et lorsque Maurice Lehmann me proposa d'incarner ce Patard qui m'avait fait rire à la scène, je n'hésitai pas un instant à signer le contrat qui m'autorisait à emprunter à mon tour la personnalité de ce brave homme.

Il est toujours gênant d'avoir à parler de soi, aussi me permettrez-vous de ne pas vous communiquer mes pensées sur Patard, sachez seulement que c'est un de mes amis intimes!

Le film a été mis en scène par Christian-Jaque, avec qui j'ai déjà beaucoup tourné. C'est un excellent camarade et je crois que cette production est particulièrement réussie.

Jean Aurenche, qui est responsable du découpage, apporta justement à cette pièce ce qui lui manquait au point de vue cinématographique.

Le colonel, je vous l'ai dit, c'est André Lefaur! J'ai éprouvé un vif plaisir à tourner avec lui car il a campé un colonel qui n'est pas dans une musette!

Joué par lui, ce n'est plus l'éternel colon des vaudevilles militaires mais un colonel distingué.

Dans l'action, un inspecteur très 1900 arrive... au moment où il n'est certes pas attendu et c'est l'étonnant Saturnin-Fabre qui incarne ce personnage.

Avec ses moustaches en crocs, sa façon toute particulière de débiter son texte, j'avoue que Saturnin-Fabre m'a "possédé" à plusieurs reprises et je n'ai pu retenir mon rire dans certaines scènes qui durent être interrompues... Je m'en excuse auprès des producteurs à qui je coûtai ainsi quelques mètres de pelicule.

Mais *Les dégourdis de la IIe*, direz-vous? Ce sont, avec votre serviteur, Rivers Cadet et Malbert. Bien des malheurs nous arrivent pendant ce film, je ne pense pas que vous vous en plaindrez, car je soupçonne les auteurs de nous avoir occasionné ces ennuis... pour votre seule joie, à vous les spectateurs!

Nos gradés sont le capitaine Florencie et l'adjudant Andrex.

Et les vedettes féminines?

Rassurez-vous, ce film est interprété par Pauline Carton au comique si fin et par Ginette Leclerc et Monette Dinay qui apportent à cette production les grâces de leur charme et de leur talent.

Maintenant que je vous ai confié combien j'avais été heureux de tourner *Les dégourdis de la IIe*, laissez-moi espérer que vous aimerez le film... comme j'ai aimé la pièce lorsque j'avais quinze ans.

LE SCENARIO

Hortensia, la sœur du colonel d'un régiment caserné à Montauban a écrit une tragédie en vers: *L'Orgie Romaine*, que le colonel décide de faire représenter à l'occasion de la fête du régiment. Les principaux rôles masculins doivent être tenus par l'ordonnance du colonel, Patard, et deux de ses camarades tandis qu'une jeune artiste, Nina Vermillon, la sœur du colonel, la femme et la belle-sœur du capitaine tiendront les rôles féminins. Un inspecteur, chargé de faire un rapport sur la moralité des troupes, surgit pendant les répétitions de *L'Orgie Romaine* et il croit que le colonel se livre à la pire débauche; des quiproquos réjouissants s'ensuivent jusqu'à ce qu'éclate la vérité.

Un jeune premier d'avenir : le sympathique B. Lancret

UNE cigarette?...

La flamme vacillante d'un briquet éclaira la pénombre du studio.

C'était dans un immeuble cossu du boulevard Saint-Michel, au delà des jardins du Luxembourg.

Coin calme. Retraite ouatée par des tentures, que retiennent aux murs des effigies barbares et des armes anciennes. Auprès de livres, de tableaux peints, d'oeuvres sculptées, quelques fleurs brisaient la sévérité du lieu. Et aussi une immense verrière où vivent lézards, papillons, coccinelles et insectes du plus curieux mélange.

C'est une innocente passion, déclara Bernard Lancret en montrant cette zoo si petite. J'adore la campagne et je n'en reviens jamais sans une collection de bestioles. Si par hasard, vous me rencontriez muni d'une boîte de fer et d'un filet à papillons, ne souriez pas. En dehors du studio, de mes études, de mon travail, j'ai si peu de temps pour me permettre d'autres plaisirs. Et puis, je vis en marge de l'existence spirituelle des artistes ou de celle qu'on leur prête. Je suis distant peut-être. Sauvage, certainement...

En souriant, Bernard Lancret découvre des dents très blanches, et, sur ses yeux pâles, les paupières se plissent. Un vrai type de Nordique, front large et haut, clair regard, cheveux blonds. Le tout accompagné d'une silhouette svelte et élancée.



Bernard LANCRET

Est-il possible que ce jeune acteur puisse charrier lointainement du sang arabe dans ses veines? Et, cependant, un seul lien l'attache à l'un des grands ports du Nord. Les autres lui viennent en droite ligne de ces contrées d'Egypte, où sa famille vécut pendant si longtemps. Bernard Lancret continue:

— Le plus curieux est que je sois le seul, ici, à ne pas porter les marques de notre origine arabe... Qu'importe?... Mais j'entends que mon physique ne me desserve nullement pour les rôles d'action, les personnages de caractère que je rêve d'incarner avant tout. J'ai horreur de ce qui est efféminé, sentimental, sucré, fantaisiste. J'aime le drame. Je veux m'y orienter de pied ferme, et, plutôt que de faire fausse route, je préférerais m'arrêter avant. Du reste, je me suis accordé dix ans pour mettre au point mon art, tenter ma chance et réussir.

Dix ans? Il y en a à peine deux que le nom de Bernard Lancret est connu du public. Et ses premiers succès lui permettent déjà tous les espoirs. Avec cette aisance racée qui le caractérise, le jeune artiste gravit, de création en création, les échelons d'une gloire méritée et certaine.

La famille de Bernard Lancret s'opposa fortement à sa carrière théâtrale. C'est tout en faisant son droit à l'Université que le jeune Lancret commença ses cours au Conservatoire. Madeleine Renaud lui donna une chance de jouer à ses côtés dans un petit rôle qu'il tint à son plus grand avantage. Il fut remarqué par le célèbre critique Lucien Dubech qui lui donna d'emblée un nom au théâtre. Avec ce précieux document Bernard Lancret emporta les dernières oppositions de sa famille et il débuta dans un rôle important, en tournée, à Lille. Il arriva au cinéma il y a deux ans. Il ne fut pas long à s'imposer. C'est à la UFA qu'il fit ses premières armes au cinéma. Il fut aussitôt très remarqué dans *"Le Secret de Polichinelle"*; *"La Flamme"*; *"Les loups entre eux"*; et *"La Citadelle du Silence"*. En effet, Bernard Lancret possède toutes les possibilités du jeune premier de l'écran dont il est déjà un des plus beaux types. Il est très populaire auprès du public canadien-français qui suit d'ailleurs avec un émouvant intérêt son ascension vers la haute renommée où son talent et sa personnalité sympathique le conduiront certainement.

Robert Arnoux en quelques lignes

Robert Arnoux, (40, rue Ribéra, Paris), est né le 23 octobre 1899, à Lille, d'une mère bayonnaise et d'un père marseillais.

Yeux brun marron. Cheveux châtain foncé. Bon caractère, très sensible à l'ambiance, souffre dans une atmosphère d'hostilité, s'épanouit dans la sympathie. Menteur "comme tout le monde", dit-il, "ni plus ni moins". Pas violent. Paresseux et travailleur. Aime la bonté par-dessus tout et espère qu'il est bon. Aime les courses de chevaux, la belotte, la bicyclette, les voyages, les chiens, les serins, les livres et le cinéma. Ne pratique aucun sport mondain.

Si son côté lillois l'incline aux teintes sobres, son ascendance l'attire vers les tons chaudement colorés, de sorte qu'il est assez heureux lorsqu'un personnage un peu comique, un peu excentrique, l'oblige à porter un costume plus voyant que ce que permettent le bon goût et la discrétion. Arrive même, de temps en temps, à se persuader que la sagesse l'oblige à utiliser sa garde-robe à la ville, afin d'avoir l'occasion de se vêtir d'une façon plus plaisante à son œil méridional qu'avantageuse pour sa ligne et son apparence. Après quoi, le bon sens flamand reprend le dessus... avec un complet gris...

Sa Vie — Venu de bonne heure à Paris. fit des études commerciales. Etait boursier de la Chambre de Commerce. A quinze ans, commença de suivre, concurremment à ses cours obligatoires, un cours de diction. Jouait dans les cercles, les patronages, partout où ses talents d'amateur trouvaient à s'employer.

Cinq minutes avec Paulette Dubost.

—Alors, Paulette, quoi de nouveau? demande le journaliste.

—Je suis furibonde! Depuis mon retour à l'écran je me dispute avec tout le monde... à propos de tout et de rien... avec les chauffeurs de taxi, les couturières, les piétons... et les autres.

—La petite sauvage?

—Peut-être... et pourtant "mon" Maroc est loin d'être une contrée sauvage: quelle magnifique insouciance, là-bas! Quelle indépendance! Quel soleil! Ma lune de miel s'achève à peine!

—Heureuse?

—Follement. Et je tourne! Un rôle magnifique. Et quels partenaires! Charpin, Lefaur, Alerme, Jean Tissier, Lucien Galas, Cordy et Jeanne Helbling...



Paulette DUBOST

—Toujours l'ingénue, Paulette?

—Toujours! Mais plus l'arpète. Ma position sociale s'améliore. Pensez donc! Je suivrai des cours en Sorbonne et je serai la fille d'un marchand de bonneterie du faubourg Saint-Martin. Nous avons, papa et moi, de bonnes petites économies.

—Que vous placez avantageusement?

—Vous parlez! Papa se laisse embobiner par des "gens de cinéma" qui ont besoin de galette pour commanditer un film. Heureusement que sa fille est là pour veiller au grain! Mais chut... je ne peux en dire davantage.

—Après ce film?

—Sans doute un autre. Je suis en pourparlers avec plusieurs firmes, mais rien n'est signé.

—Et le Maroc?

—Le plus vite possible! Oudjda me manque!

—Mais vous, ne nous manquez plus si longtemps.

Soyons sans crainte la gentille Paulette va tourner plusieurs films au cours de la prochaine saison. Nous admirerons son aguichante frimousse, nous écouterons avec le même plaisir sa voix aux intonations si drôles. Ce sera une rentrée en plein succès.

Courrier du Cinéma

Programmes des Cinémas de Province

VICTORIA — Victoriaville

16-17 MARS — LES RÉPROUVÉS
19-21 " — ANTONIA, ROMANCE HONGROISE
23-24 " — POLICE MONDAINE
26-28 " — L'HOMME DU JOUR
30-31 " — CÉSAR & LES CROQUIGNOLLE
2- 4 AVRIL — LA DAME DE PIQUE
6- 7 " — LES GAIS LURONS
9-11 " — L'HOMME A ABATTRE
16-18 " — UN MAUVAIS GARCON
20-21 " — LA MÉPRISE DE MME VIDAL

RIALTO — Limoilou

19-20-21-22 MARS — MM. LES RONDS DE CUIR
23-24-25 " — MONSIEUR BÉGONIA
26-27-28-29 " — L'ÉCOLE DES RESQUILLEURS
30-31 MARS — 1er AVRIL — LES DEUX ORPHELINES
2- 3- 4- 5 AVRIL — KOENIGSMARK
6- 7- 8 " — L'HOMME DE NULLE PART
9-10-11-12 " — JEANNE
16-17-18-19 " — L'HOMME DU JOUR
20-21-22 " — LE CANTINIER DE LA COLONIALE
23-24-25-26 " — GRIBOUILLE
27-28-29 " — MON COUSIN DE MARSEILLE
1- 2- 3 MAI — FRANCOIS 1er
4- 5- 6 " — UN GRAND AMOUR DE BEETHOVEN

ELITE — Thetford Mines

20-21 MARS — AU SERVICE DU CZAR
— L'ANGE DU FOYER
27-28 " — LA POCHARDE
— AVENTURE A PARIS
3- 4 AVRIL — UN GRAND AMOUR DE BEETHOVEN
— MON COUSIN DE MARSEILLE
10-11 " — L'APPEL DU SILENCE
— BOULOT AVIATEUR
17-18 " — JEANNE
— MM. LES RONDS DE CUIR
24-25 " — KOENIGSMARK
— LA BRIDAGE EN JUPONS

GEORGES — St. Georges de Beauce

17-18-19 MARS — PARIS
24-25-26 " — LE VAGABOND BIEN-AIMÉ
31 MARS — 1-2 AVRIL — CHANSON DE MINUIT

ALMA — Riverbend

12-13-14 MARS — UN GRAND AMOUR DE BEETHOVEN
19-20-21 " — JEANNE
26-27-28 " — TROIS ARTILLEURS AU PENSIONNAT

CARTIER — Granby

13-14-15-16 MARS — PRENDS LA ROUTE
— TREIZIEME ENQUETE DE GREY
20-21-22-23 " — AU PAYS DU SOLEIL
— MONSIEUR PERSONNE
27-28-29-30 " — L'ASSAUT
— LA REINE DES RESQUILLEUSES
3- 4- 5- 6 AVRIL — LE CHANTEUR DE MINUIT
— UN COUP DE MISTRAL
10-11-12-13 " — UN MAUVAIS GARCON
— C'ÉTAIT LE BON TEMPS
17-18-19-20 " — LES HOMMES NOUVEAUX
— A VENISE UNE NUIT
24-25-26-27 " — ANTONIA, ROMANCE HONGROISE
— L'AMOUR VEILLE

CAPITOL — Drummondville

20-21 MARS — LES SECRETS DE LA MER ROUGE
— LE CANTINIER DE LA COLONIALE
27-28 " — A NOUS DEUX MME LA VIE
— LA CHASTE SUZANNE
3- 4 AVRIL — L'HOMME A ABATTRE
— LA FILLE DE LA MADELON
10-11 " — LA BATAILLE SILENCIEUSE
— COUP DE VENT
17-18 " — LA DANSEUSE ROUGE
— L'AMOUR VEILLE
24-25 " — PRENDS LA ROUTE
— L'HOMME SANS COEUR

PARIS — Magog

27-28-29-30 MARS — CLUB DE FEMMES
— LES GAIETÉS DU PALACE
3- 4- 5- 6 AVRIL — AU SERVICE DU CZAR
— L'ANGE DU FOYER
10-11-12-13 " — LE COUPABLE
— LA MÉPRISE DE MME VIDAL
17-18-19-20 " — LA POCHARDE
— JOSETTE

PRINCESS — Rivière du Loup

12-14-15 MARS — L'HOMME A ABATTRE
19-21-22 " — L'AMOUR VEILLE
23-24-25 " — FRANCOIS 1er
26-28-29 " — GRIBOUILLE
2- 4- 5 AVRIL — JEANNE

PARISIEN — Louiseville

10-11-12-13 MARS — KOENIGSMARK
17-18-19-20 " — COURRIER SUD
24-25-26-27 " — ANTONIA, ROMANCE HONGROISE

ROUYN — Rouyn

11-12-13 MARS — LE COUPABLE
18-19-20 " — LA POCHARDE
25-26-27 " — LA ROSE EFFEUILLÉE
1- 2- 3 AVRIL — LES DEUX GOSSES

LAURIER — Mont-Laurier

9-10 MARS — TURANDOT, PRINCESSE DE CHINE
12-13 " — LES ÉPOUX CÉLIBATAIRES
16-17 " — JUDEX
19-20 " — MARIA CHAPDELAINE
23-24 " — LE DIABLE EN BOUTEILLE
26-27 " — LE BARON TZIGANE

AUDITORIUM — Shawinigan Falls

11-12 MARS — LA CHASTE SUZANNE
18-19 " — MA PETITE MARQUISE
25-26 " — C'ÉTAIT LE BON TEMPS
1- 2 AVRIL — TROIS... SIX... NEUF
8- 9 " — YOSHIWARA

ROXY — Shawinigan Falls

13-14-15 MARS — SARATI LE TERRIBLE
20-21-22 " — AVEC LE SOURIRE
27-28-29 " — LES SECRETS DE LA MER ROUGE
3- 4- 5 AVRIL — IGNACE
10-11-12 " — GRIBOUILLE

CORONA — St-Hyacinthe

13-14-15-16 MARS — UN MAUVAIS GARCON
— A NOUS DEUX MME LA VIE
20-21-22-23 " — KOENIGSMARK
— L'HEUREUSE AVENTURE
27-28-29-30 " — LES RÉPROUVÉS
— LE PORTE VEINE
3- 4- 5- 6 AVRIL — LES HOMMES NOUVEAUX
— MONSIEUR PERSONNE
10-11-12-13 " — BOISSIERE
— LES DIEUX S'AMUSENT
17-18-19-20 " — LA CITADELLE DU SILENCE
— NEUF DE TREFLE

REX — St-Jérôme

13-14 MARS — LA BATAILLE SILENCIEUSE
— MA PETITE MARQUISE
20-21 " — LE CHANTEUR DE MINUIT
— LES HOMMES NOUVEAUX
27-28 " — LA GRANDE ILLUSION
— AU PAYS DU SOLEIL
3- 4 AVRIL — LE MESSAGER
— MM. LES RONDS DE CUIR
10-11 " — SOUS LES YEUX D'OCCIDENT
— UN SOIR A MARSEILLE
18-19 " — MIRAGES
— LA FESSÉE

CARTIER — Rimouski

3- 4- 5 MARS — UN COUP DE MISTRAL
7- 8- 9 " — JENNY
14-15-16 " — MICHEL STROGOFF
17-18-19 " — TOPAZE
21-22-23 " — LE PORTE VEINE
28-29-30 " — MA PETITE MARQUISE
31 MARS — 1-2 AVRIL — CLOITRÉES
4- 5- 6 AVRIL — UN CARNET DE BAL
11-12-13-14 " — LE CALVAIRE DE CIMIEZ
16-18-19-20 " — IGNACE

LE BON THÉATRE — RIMOUSKI

2- 3- 4 MARS — MLLE SPAHI
9-10-11 " — LES DEUX GAMINES
12-13-14 " — HAUT COMME TROIS POMMES
16-17-18 " — LE PRINCE DES SIX JOURS
23-24-25 " — LE COUP DE TROIS
26-28-29 " — PARIS, MES AMOURS
2- 4- 5 AVRIL — L'ÉQUIPAGE
6- 7- 8 " — LE TUNNEL
13-14-16-18 " — LES YEUX NOIRS

Potinons un peu !

Joséphine Baker a 31 ans. Elle vient de se remarier. Gaby Morlay n'est pas mariée. Richard-Willm ne porte pas de perruque.

* * *

Betty Stockfeld est australienne. Elle a 29 ans. Alibert est marié avec la fille de Vincent Scotto.

* * *

Georges Rigaud est marié et ne tournera qu'un film à Hollywood, en principe.

* * *

Lisette Lanvin, à date, a tourné dans vingt et un films.

* * *

Véra Korène est française, née de parents russes.

* * *

La première femme d'Henri Garat était une danseuse américaine.

* * *

Paulette Dubost est mariée à un riche propriétaire du Maroc, M. Ostertag.

* * *

Roland Toutain est marié à la comtesse de Buisseret. Madeleine Renaud est remariée à Pierre Bertin.

* * *

Jean Pierre Aumont et Blanche Montel sont fiancés. C'est tout ce que l'on sait sur leur mariage probable.

* * *

Victor Francen est marié à Mary Marquet. La femme de Jean Gabin est Mme Dorianne.

* * *

Janine Blanleuil est le vrai nom de Josseline Gael. Tino Rossi a les yeux verts. Il a débuté en chantant dans les villes et les petits villages de Provence.

* * *

Richard-Willm est en pleine faveur et tourne sans arrêt. Henri Garat a 35 ans.

* * *

Odette Joyeux est la femme de Pierre Brasseur et la mère d'un joli bébé.

* * *

Lisette Lanvin a 23 ans. Harry Baur débuta à l'écran en 1921. Il tourna en muet une centaine de petits films dont l'un avec Mistinguett. Tino Rossi a touché 800,000 francs pour son dernier film.

* * *

Jean Murat, l'actuel mari d'Annabella est en même temps le premier, le seul et l'unique. Annabella n'a jamais divorcé.

* * *

Marie-Claire, le célèbre roman de Marguerite Andoux va être prochainement porté à l'écran.

* * *

Léonide Moguy doit faire un film pour lequel il ne fera appeler aucune vedette. Tous les rôles seront confiés à des inconnus.

* * *

On va faire un film sur *La Vie de Frédéric Mistral*, d'après un synopsis de de Valmonca.

●

Dans un poulailler, une poule est occupée à tourner et à retourner un de ces oeufs en plâtre qu'on met souvent dans les nids pour stimuler les couveuses. Deux autres poules voient ce manège et l'une d'elles, intriguée, dit à l'autre:

—Mais qu'est-ce qu'elle peut bien faire avec cet oeuf en plâtre?

Et l'autre de répondre:

—Elle joue à la poupée.

Comment travaille la petite Jacqueline Pacaud.

ON fait la pause au Studio. Passant par un étroit couloir, les artistes réintègrent leur loge. Jacqueline Pacaud y travaille. On la questionne pendant qu'elle se repose un peu. Jacqueline est une charmante jeune fille au visage toujours souriant. Elle joue un rôle véritablement taillé pour elle; elle est fiancée. Mais laissons-lui la parole:

"Voici un an et demi que je fais du cinéma mais auparavant j'ai joué au théâtre pendant longtemps: "Asie" au Théâtre Antoine, "Zaza" à l'Odéon, "Félix" avec Gaby Morlay et nombre d'autres. Je préfère d'ailleurs l'atmosphère des studios à celle des répétitions. Je viens de tourner trois films: "le Chanteur de minuit", "Gribouille", et, avec Jules Berry, "Balthazar". Depuis une quinzaine de jours je tourne avec Duvallès, Carette, Pauline Carton, Douking et Oudart.

—Et quels sont vos projets?

—Mes projets? Je vais aller, dès que mon film sera terminé, faire un peu de sports d'hiver. Peut-être pourrai-je tourner ensuite avec le grand Sacha. Mais c'est un projet.



Jacqueline PACAUD

A ce moment, Duvallès vient prévenir Jacqueline que sa collation refroidit. Aussi nous émigrons vers la loge de Duvallès. Laissant Jacqueline manger tranquillement des oeufs au jambon et des éclairs au chocolat dont elle raffole, le reporter interroge Duvallès mais le sympathique visage de Pauley s'encadre dans la petite porte de la loge: il vient faire une visite d'amitié à ses collègues. Puis arrive Félix Oudart. La loge est pleine et la conversation devient générale. On parvient cependant à apprendre que, puisque Jacqueline Pacaud est la fiancée de Duvallès, Duvallès est le fiancé de Jacqueline.

—Je suis, me dit Duvallès, un fiancé timide qui... mange des épinards! Jacqueline ne fait pas du tout attention à moi au début. Mais tout finira très bien, comme de juste: le film se terminera par notre mariage. Et c'est dans le pavillon de l'Indochine que l'amour prendra son essor. En somme c'est une suite d'aventures burlesques et humoristiques à travers l'Exposition et de là vient le titre du film: "les Gaîtés de l'Exposition".

Du cinéma au concert

Le Comité de lecture des Concerts Colonne vient d'accepter, pour être exécutée en première audition à Paris, la partition de Jean Lenoir, intitulée "*Aloha*", partition qu'il a écrite spécialement pour le film "*Aloha, le chant des Iles*".

C'est la première fois qu'une partition conçue pour le cinéma entre au répertoire des grands classiques français.

* * *

Danielle Darrieux tournera au printemps un film français intitulé "*Retour à l'aube*". Cette production sera l'adaptation d'une oeuvre de Vicki Baum et M. Pierre Wolff serait l'auteur des dialogues. Il est probable que la mise en scène de ce film soit confiée à Henri Decoin.

Définition du comique par Lucien Baroux

VOUS avez bien voulu me demander de vous donner une définition du "comique". La chose n'est pas aisée.

Un de nos plus distingués parmi les critiques cinématographiques et pour qui j'ai une grande amitié, vient précisément d'écrire dans un grand hebdomadaire, un article où il traite de cette question. A vrai dire, il fait plutôt une sorte de tableau et il divise les comiques en trois catégories: populaires, fins, émouvants.

Il cite aussi des noms, mais là, je ne suivrai pas mon excellent ami dans sa classification; si j'avais à refaire ce tableau, je ne classerais pas comme lui, et le public sans doute ne classerait ni comme lui ni comme moi.

Mais s'il a divisé les genres, il n'a pas commis l'erreur de faire une différence de qualité entre eux; il reconnaît à chacun des mérites particuliers et il a raison. C'est qu'en effet, chaque genre de comique est acceptable, à la condition qu'il soit humain et vrai.

A mon avis, les personnages comiques, pour si poussés qu'ils soient, doivent toujours être de ceux que l'on peut rencontrer dans la rue; observez autour de vous, voyez les êtres que vous croisez sur le trottoir et vous constaterez que la marge est grande où la fantaisie d'un comique peut s'exercer.

D'ailleurs, voici une opinion plus autorisée que la mienne, celle de notre grand maître du rire, Tristan Bernard:

"*Le véritable comique sent bien qu'il ne faut pas confondre ce qui est simple, vrai, bonhomme, avec ce qui est grossier.*

"*Plus un emploi d'acteur l'amène à des effets poussés, plus il exige chez celui qui l'exerce ce tact spécial qui permet de ne pas dépasser la mesure. Ce n'est pas commode de peser un quintal à un décigramme près.*"

Et, faisant allusion sans doute à des succès faciles, il ajoute:

"*Un mot malséant n'est jamais absous par le rire... Il arrive que la foule s'amuse et qu'elle ne soit pas vraiment satisfaite.*

"*On ne donne de la joie qu'avec du naturel et de la spontanéité.*"

La vraie définition du comique, la voilà.

●

Un vieil avare dit à son fils:

—As-tu fini de te promener ainsi? Tu vas user tes souliers!

Le fils s'asseoit sans répondre. Alors, le père:

—Allons bon! Voilà que tu vas user tes culottes!

La PAGE de l'HUMOUR



Olive, accueille son ami Marius à son retour des Indes où il a chassé le tigre et l'éléphant en compagnie de Titin.

—Eh bien, Marius, tu reviens seul. Et Titin, qu'en as-tu fait?

—Mon pauvre, c'est horrible. Titin a été dévoré par un éléphant!

—Voyons, Marius, tu galèges: les éléphants ne mangent pas de viande.

—Allons, allons, Olive! Tu sais bien que Titin, il était végétarien.

A l'enterrement de ce richissime potentat de la terre, un imposant cortège accompagne le fortuné à son dernier... palais.

Dans l'assistance, un inconnu pleure à chaudes larmes. C'est le seul qui soit en proie à un si violent chagrin.

Emu par cette douleur, quelqu'un lui demande:

—Vous êtes un proche parent du défunt?

—Eh non. Et c'est bien pour cela que je pleure.

Le docteur:

—Vous prendrez des pilules pour votre estomac, d'autres pour votre foie et celles-ci pour votre coeur.

Le malade:

—Je veux bien, docteur, mais quand je les aurai dans la bouche, comment sauront-elles où elles doivent se rendre exactement?

Un père que les dépenses de son fils, étudiant, finissaient par mettre de fort méchante humeur, lui déclara avec un tragique un peu théâtral:

—A partir d'aujourd'hui, tu n'auras plus un centime. Tu es mort pour moi!

Alors, sans perdre son sang-froid, le jeune homme de répliquer:

—Comme tu voudras, papa. Mais donne-moi au moins de l'argent pour l'enterrement.

Mot d'enfant.

—Est-ce que tu veux un bonbon, Toto?

—Oh! oui, maman. J'en voudrais bien un "collés" ensemble.

Un explorateur parcourt l'Atlas. A cheval, entre son interprète et son guide, il demande soudain au premier:

—J'ai vu hier d'admirables chiens slowghis. Peux-tu m'en procurer un?

—Oui, seigneur, mais je te le dis, c'est cher.

—Mille francs, deux mille?

—Davantage.

—Cinq mille?

—Oui. à cinq mille, je t'en aurai un.

Puis se penchant sur l'autre Arabe, il demande dans sa langue:

—Dis... Qu'est-ce que c'est un slowghi?

Ce jeune homme, troublé par le silence mystérieux de cette belle jeune femme, se décide à rompre l'envoûtement.

—A quoi pensez-vous? murmura-t-il.

—Oh! dit-elle avec un lent sourire, je ne pense pas souvent.

Mais, voulant s'accrocher à l'espoir de la conversation, il insiste:

—Mais quand vous pensez, à quoi pensez-vous?

Alors, avec un sourire indulgent:

—A rien, souffle-t-elle.

Sur le bord d'un canal, des enfants jouent. Tout d'un coup l'un d'eux se met à hurler, et montrant l'eau profonde du doigt, il dit:

—Il est tombé là, il est tombé là.

Un marinier accourt, plonge, remonte, sans avoir rien vu. Mais l'enfant de plus belle s'inquiète:

—Il est là.

Nouveau plongeon. Toujours rien. Alors le marinier demande:

—Il est grand, petit?

—Non! Petit comme ça!

—Mais alors, qu'est-ce que c'est?

—Mon soulier, m'sieur.

Petit Pierre est, depuis quelques jours, apprenti dans une confiserie.

—Tu dois en manger des bonbons! lui dit un camarade, admiratif.

—Impossible, réplique le bambin. Le patron les compte.

—Alors, c'est bien vrai? Tu n'en manges pas un seul?

Et l'autre avec une fierté confidentielle:

—Pas un! Je les lèche.

Dans un asile de fous, un dément, autorisé à travailler à l'atelier, fait des sabots. Soudain, il se lève, prend un grand couteau de sabotier et tranche la tête de l'un de ses camarades.

Et, au gardien qui accourt, affolé, il s'exclame:

—Il sera bien attrapé en se réveillant! Il cherchera sa tête et il ne la trouvera pas!

Histoire de puces.

Un jeune ménage de puces, dont la situation n'est pas stable, parle des promesses de l'avenir.

Elle:

—Dis, chéri, quand on sera riche, on s'achètera un chien?

Ce gros monsieur qui marche péniblement sous l'écrasant soleil s'aperçoit qu'un gamin le suit obstinément et de très près.

Plus agacé qu'inquiet, le gros monsieur pense naïvement dépister l'enfant en changeant de trottoir.

Finalement, essoufflé dans l'insupportable chaleur, le gros monsieur se retourne:

—Qu'est-ce que tu as à me suivre, petit galopin?

Alors le bambin, avec une tranquillité détachée:

—Oh rien! je me mets à l'ombre.

Il était une fois un crabe "qui en pinçait" pour une crevette, qui, pourtant, l'éconduisit:

—Il est bien gentil, dit-elle à une crevette du voisinage, mais comment m'accorder avec un époux qui marche tout de travers?

A quelque temps de là, la crevette rencontre son amoureux. Celui-ci marchait droit comme un I.

—S'il avait marché ainsi quand il me fréquentait, soupirait la crevette, je ne l'aurais pas éconduit. Que lui est-il donc arrivé?

Alors, l'autre crevette, quittant son air pincé, de sourire:

—Ah! ma chère, depuis ton refus, désespéré, il s'est mis à boire!

Des anciens coloniaux échangent des souvenirs africains.

—Moi, dit l'un, j'avais un boy qui adorait le lait. Il en buvait tous les soirs un grand verre. Mais un jour, n'ayant qu'un demi-verre je complétai la boisson avec du café noir.

—Tu vas me dire qu'il ne s'en est pas aperçu?

—Penses-tu? Il a bu le lait et il a laissé le café.

Un transatlantique vient d'être torpillé et coule. Deux Russes sont sur le pont parmi les passagers hagards qui prient.

L'un pleure.

Alors l'autre:

—Voyons Ivanovitch, pourquoi pleures-tu? Il n'est pas à toi ce bateau!

Une fermière fait les honneurs de son domaine à une estivante. Toutes deux arrivent devant les clapiers où s'ébattent les nichées.

—Oh les belles petites bêtes; comme elles sont gentilles! Qu'en faites-vous?

—Ben, on les élève, on les tue et on les mange.

—Pauvres petites bêtes! s'apitoie la citadine.

—Ah! elles sont bien habituées, allez!

Deux amis discutent ensemble.

—Mais pourquoi donc Paul a-t-il eu l'idée de se remarier, avec la soeur de sa défunte femme?

—Mais, mon cher, riposte l'autre, c'était le seul moyen pour lui de n'avoir qu'une belle-mère.

Paul, six ans, et Bernard, sept ans, jouent gravement dans un square.

Soudain, Bernard est pris d'une crise de colère, jette son seau de petit terrassier. Alors la maman de Paul accourt, craignant un accident.

—Oh! ce n'est rien, madame, dit Paul avec sérénité. Bernard a creusé un trou et il voit qu'il ne peut pas l'emporter chez nous.

Lévy, employé dans un magasin, est envoyé par son patron: il doit faire une course. En traversant la rue, il est renversé par une automobile et il est tué par le coup.

Il faut tout de suite faire prévenir sa femme de l'affreux malheur qui la frappe. Mais qui va se charger d'une aussi pénible mission?

Après un conciliabule animé, on décide héroïquement d'envoyer Jacob dont le tact a été éprouvé en maintes circonstances délicates et à qui on recommande, par excès de précautions, d'user du maximum de ménagements.

Jacob se rend chez Mme Lévy, sonne à la porte. Mme Lévy ouvre, Jacob retire cérémonieusement son chapeau et dit gravement:

—Bonjour, madame veuve Lévy.

—Mais je ne suis pas Mme veuve Lévy! rétorque celle-ci. Je ne suis pas veuve.

Alors Jacob avec une petit sourire malicieux:

—Qu'est-ce que vous voulez parier?